



HAL
open science

“ Emile Guimet, le Japon (1876) et l’Histoire des religions ”

Frédéric Girard

► To cite this version:

Frédéric Girard. “ Emile Guimet, le Japon (1876) et l’Histoire des religions ”. - Journal of International Philosophy, 2016, 5, pp.287-318. hal-02542136

HAL Id: hal-02542136

<https://hal.science/hal-02542136>

Submitted on 14 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emile Guimet, le Japon (1876) et l' Histoire des religions.

著者	Frederic GIRARD
雑誌名	国際哲学研究
号	5
ページ	287-318
発行年	2016-03
URL	http://id.nii.ac.jp/1060/00008295/



Émile Guimet, le Japon (1876) et l'Histoire des religions.

Frédéric GIRARD

Nous remercions les professeurs de l'université Tōyō qui m'ont invité, à commencer par de président TAKEMURA Makio, les professeurs IBUKI Atsushi et WATANABE Shōgo, ainsi que le collègue des professeurs et chercheurs de plusieurs facultés et du Centre de recherche orientales, parmi lesquels M. HORIUCHI Toshio. De nombreux angles d'approche sont à envisager. Si nous optons pour la figure de Émile Guimet, considérée comme mineure et anecdotique par certains, c'est d'un côté par attachement à notre maître Bernard Frank qui y a consacré des travaux approfondis - nous tenons à souligner à ce propos que Frank tenait son Panthéon bouddhique du musée Guimet pour un bon ouvrage (bon est bien modeste de sa part), et dans un sens nous nous attachons à contextualiser -. Nous pensons d'un autre côté que cette étude mérite d'être prolongée en raison de l'importance de l'influence de l'oeuvre de Guimet. Le savoir de Guimet passe pour suranné, une « curiosité », ce qui est certes une évidence, mais il continue à agir sur nous. Guimet avait une ambition scientifique : il se voulait égyptologue, il est devenu orientaliste féru de bouddhisme, et entendait être méthodique dans son approche scientifique.

L'expérience japonaise de Guimet a été déterminante dans la façon dont il a envisagé ce que devait être une histoire des religions, discipline qui se constituait à son époque en France et dont il a été un acteur puisque le musée Guimet a publié sous son égide les volumes fondateurs de la nouvelle Revue de l'Histoire des Religions, à partir de 1880, peu de temps après le séjour oriental au Japon, en Chine et en Inde, du collectionneur avisé qu'il a été. Nous tâchons de mettre les différents éléments qui ont pu entrer en jeu dans l'élaboration de cette nouvelle discipline chez Guimet, en tâchant de reconstituer sa conception des religions japonaises, dont en premier lieu le bouddhisme. Nous n'avons à notre disposition que peu de matériaux : Guimet n'a presque rien écrit sur le bouddhisme, à part quelques lignes de catalogues, d'introductions ou de conférences. Nous ne pouvons que partir de documents peu exploités jusqu'à présent, les réponses à ses questions à des religieux japonais, dialogues longtemps restés inédits et les témoignages de ses fidèles, Régamey et Milloué, qui, proches de Guimet ont laissé des écrits qui ont reflètent les orientations de Guimet et suppléent à son silence. Ce qui légitime ce procédé est à notre sens le fait que, si le monde intellectuel français et peut-être européen était divisé sur la question de savoir si le bouddhisme était une forme de nihilisme ou au contraire une philosophie religieuse élaborée et positive, une haute moralité, il va de soi que Guimet se rallie à la seconde position, qui est celle de Régamey et Milloué. Si Guimet avait partagé la première opinion, il aurait fait partie des amis de Victor Cousin et de ses émules comme Barthélémy Saint-Hilaire, ce qui n'est pas le cas. Ce sont là presque notre conclusion si bien que l'exposé qui va suivre peut aussi bien n'être ni fait ni entendu.

I. Naissance d'une vocation.

Émile Guimet est un homme du XIXe siècle. Homme d'affaires, il est aussi un humaniste, ce qui transparaît, d'une part, dans sa culture prodigieuse, nourrie aux Lettres classiques et, d'autre part, dans son attitude humaine. On peut se demander s'il ne s'apparente pas à certains idéaux saint-simoniens ou fourriéristes dans un contexte intellectuel français très fertile, même si l'on ne peut lui assigner aucune affiliation définie qui permette de comprendre son intérêt pour l'Extrême-Orient, de situer ses enquêtes en matière de religion. De cette personnalité complexe, on n'esquissera ici que quelques traits, ceux qui permettent de comprendre son intérêt pour l'Extrême-Orient, de situer ses enquêtes en matière de religion sous les angles qui ont paru les plus appropriés au cours de nos propres investigations sur place et dans les textes. Bien des zones d'ombre subsistent qui, espérons-le, seront un jour éclairées par des découvertes nouvelles, dans un domaine où les connaissances ne progressent que très lentement, eu égard à une carence en documents d'époque accessibles.

Guimet est né à Lyon en 1836 et mort à Fleurieu-sur-Saône, près de Lyon, en 1918. Le jeune Guimet s'intéresse tôt aux arts -

céramique, peinture, musique -, aux sciences et aux lettres. Il portait un intérêt particulier aux questions philosophiques et religieuses, qu'il voyait au cœur du développement de l'homme et des sociétés.¹

L'amour de Guimet pour l'Égypte est ancien et récurrent tout au long de sa vie : il se rend en voyage en Égypte (du 9 novembre 1865 au 16 janvier 1866), la terre d'élection des religions et le berceau de toutes, pensait-on depuis longtemps en Europe. Il s'ouvre aux religions antiques, à la philosophie, à l'archéologie, croyant aborder une morale pure, une philosophie grandiose, une religion intense. Il acquiert tout ce qui l'intéresse : livres, objets, momies ; les objets collectionnés dévoilent à leur manière « le bien, le vrai et le beau », selon la célèbre définition de Platon de l'absolu. Il tient une chronique de son voyage² : s'agit-il d'un voyage en Orient comme les hommes de lettres du XIX^e siècle en entreprenaient, à l'instar de Gérard de Nerval, dont il possède des œuvres, de Gustave Flaubert ou d'Arthur Rimbaud ?

Il participe au Premier Congrès International des orientalistes en 1873, organisé à Paris par le japonologue Léon de Rosny (1837-1914), dans la section d'études extrême-orientales (Chine, Japon, Inde, Tartarie). Ce congrès réunissait des personnalités comme Johann Joseph Hoffmann (1805-1878) de Leyde, Philippe Édouard Foucaux (18011-1894), Joseph Halévy (1827-1917), l'abbé Martin (?-?), Gaston Maspero (1846-1916), Léon de Rosny, James Legge (1818-1897), Charles Elliot (1801-1875), Ernest Satow (1843-1929), Shimaji Mokurai 島地黙雷 (1838-1911) moine à Tokuji, Gotō Shōjirō 後藤象二郎 (1838-1897), président du Conseil d'État à Edo, Mutsu Yōnosuke 陸奥陽之助 (1844-1897), gouverneur de Kanagawa, Shizuki Kanzō 志筑寛三 (?-?) (professeur à Ōsaka), Aimé Humbert (1818-1900), ancien envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse au Japon, le sinologue et japonologue François Turretini (1845-1908), directeur de l'Atsumé-gusa, à Genève, et président du Comité helvétique, Henry de Freudenreich (1825-1909), voyageur au Japon.³ Cette liste de savants et de personnalités de premier ordre donne une idée du milieu scientifique et humain dans lequel Guimet baignait avant de prendre le départ pour l'Extrême-Orient trois années plus tard, en 1876. Cette année-là, il rejoint à l'Exposition universelle de Philadelphie Félix Régamey (1844-1907), chroniqueur et peintre qui restera très attaché au Japon et qui se lie d'amitié avec le caricaturiste Kyōsai 曉齋 (1831-1889). Il se rend au Japon avec quelques personnalités japonaises et y séjourne du 28 août au 3 novembre 1876, avant de regagner la France au mois de mars 1877, après un périple en Chine, en Inde et à Ceylan. Son voyage est relaté en ces termes par un journal dont il est co-fondateur, « L'Exploration, Journal des Conquêtes de la Civilisation sur tous les Points du Globe » :

« Notre collègue à la société de géographie commerciale et l'un des fondateurs de l'Exploration, M. Émile Guimet, engagé dans un voyage autour du monde avec une mission du ministre de l'instruction publique, s'est arrêté au Japon pour en étudier les différents cultes. Après avoir visité longuement les temples de Shaba, à Tokyo, et ceux de Nikko et d'Isé, M. Guimet s'est rendu par terre à Kyoto, toujours en compagnie de M. Régamey, l'habile dessinateur, auquel les journaux illustrés d'Europe et d'Amérique doivent déjà une foule de croquis très-appréciés sur le Japon. Les deux voyageurs ont été reçus dans la ville sainte avec le même empressement qu'ils ont trouvé partout depuis qu'ils ont mis le pied sur le sol du Japon. Le gouverneur de Kyoto a mis à leur disposition plusieurs officiers pour leur faire visiter les principaux temples, où des réceptions inusitées les attendaient. Sept grands conciles ont été tenus pendant leur séjour à Kyoto entre les grands-prêtres de tous les temples, l'un pour la religion Shintoïste et les autres pour les différentes sectes bouddhistes. Le dernier qui a eu lieu pour la secte Sinsiou [Shinshū], la plus importante de toutes, a été convoqué dans le célèbre pavillon de Taiko-sama. Les autres se sont tenus dans les temples mêmes, et le plus souvent devant le sanctuaire. En somme, M. Guimet est on ne peut plus satisfait du résultat de son voyage. Les cérémonies auxquelles il a assisté, avaient, dit-il, un caractère des plus imposants, et il va quitter le Japon avec les documents les plus complets, les renseignements les plus précis et les matériaux les plus importants. Nous croyons avoir dit déjà que notre jeune et savant compatriote se proposait d'établir à ses frais en France, [dans] sa ville natale, une école japonaise. À Kyoto, de nombreux élèves lui ont été promis, et il espère que de Tokio, où le ministre de l'instruction publique paraît vivement s'intéresser à cette nouvelle fondation, il lui sera également envoyé plusieurs sujets. »⁴

Dans le Congrès Provincial des Orientalistes organisé à Lyon après son retour du Japon en 1878, Guimet fait connaître ses collections et joue un rôle central en tant que président et collectionneur avisé : « Pour faciliter les études orientales, M. Émile Guimet ne se borne pas à réunir un groupe de lettrés orientaux. Il veut aussi que les monuments de l'Orient puissent être facilement étudiés dans notre ville. Les visiteurs du palais du Trocadéro admirent de véritables trésors que notre zélé Président a rapportés de son voyage en Orient et qui ne sont pourtant qu'une très faible partie des merveilles destinées au Musée que vous devez inaugurer. »⁵ Il a fréquenté à nouveau une pléiade de savants de renom : Émile Burnouf (1821-1907), Philippe Édouard Foucaux, Gaston Maspero, Ernest Renan (1823-1892), Léon de Rosny, Henri Cordier (1856-1923) ou Kuki Ryūichi 九鬼隆一 (1850-1931), Conseiller d'État, secrétaire général du Ministère de l'Instruction publique au Japon, personnage qui l'avait aidé au

cours de son voyage dans l'archipel. Des thèmes transversaux ont été examinés, tels ceux-ci : « Quelles espèces de lotus ont été considérées comme sacrées par les Égyptiens les Indiens, les Chinois et les Japonais ? » ; « Quels rapports existent entre le Shintō [Shintō] des Japonais et le Sen-Tao [Shendao] des Chinois ? ». D'autres touchent des problèmes universels dans les religions : « Quel est exactement, d'après les idées bouddhiques, l'état de l'âme des Bouddhas dans le paradis (Nirvāṇa) ? » Les centres d'intérêts de Guimet se signalent par leur continuité avant et après son voyage en Extrême-Orient. Il publie ses *Promenades Japonaises* en 1878 et 1880, crée le musée des religions à Lyon entre-temps en 1879, et ne cesse de donner des conférences et de publier des livres ainsi que des articles. Il fonde la *Revue de l'histoire des religions* en 1880. En 1900, après l'Exposition universelle de Paris, signe de la fructueuse et obstinée continuité de son œuvre depuis sa visite au Japon, il co-crée la société franco-japonaise en tant que vice-président et Régamey comme secrétaire général, avec des japonologues, japonophiles et personnalités japonaises.

Sa vie durant, sa curiosité à l'égard de l'Égypte restera constante. Elle ne cessera de s'étendre à d'autres domaines orientaux, tant son expérience japonaise et extrême-orientale l'a marqué, et l'enrichira des méthodes de l'anthropologie, de l'histoire des religions, de l'ethnographie et de l'histoire de l'art. Guimet est un homme complet. On croirait lire Edward Said lorsqu'il distingue trois grandes familles d'orientalistes au XIX^e siècle d'inspiration saint-simonienne : les universitaires et les savants, les poètes et les philosophes, les politiques et les hommes d'action.⁶ Si l'on suit cette classification, Guimet appartient aux trois : il est à la fois savant et écrivain, philosophe et homme d'affaires. La façon dont il propose de transposer la notion bouddhique de causalité en termes d'affaires, « Capital, Intelligence et Travail », le suggère.⁷ Son amour de l'Égypte et sa quête de la Mère originelle indiquent-ils des affinités avec le mouvement saint-simonien ?⁸ Cependant l'Orient de Guimet est celui de l'Asie et non de l'Afrique du nord et l'on ne perçoit chez lui nulle idée de colonialisme. D'où lui vient cette curiosité intellectuelle à portée universelle ?

II. À la recherche des conceptions religieuses de Guimet.

Guimet semble imbu de l'idée que le succès des religions vient du fait que les grands fondateurs de ces religions ont été à même de résoudre les problèmes sociaux majeurs de leur temps. Il se trouvait à la tête d'une entreprise employant des personnels dont il voulait assurer le meilleur bien-être et était préoccupé des mêmes questions : il vivait dans « l'espérance que ces travaux [scientifiques] pouvaient semer un peu de bonheur ». En matière religieuse, il devait partager un certain nombre de conceptions communes de son siècle. Il ne semble pas avoir été à titre personnel un catholique convaincu, mais il devait tout du moins avoir hérité de ses valeurs culturelles et non pas de son exigence exclusiviste. Dans son œuvre scientifique, on le voit utiliser un langage négatif à l'égard des religions non chrétiennes : fétichisme, idolâtrie, paganisme - c'est le langage même hérité des missionnaires depuis le XVI^e siècle à l'endroit des religions dites « polythéistes » ; mais en même temps, il se montre extrêmement respectueux à l'égard de ces religions qui méritent selon lui toute l'attention des scientifiques.

Mais Guimet est un scientifique. Pour en venir d'emblée aux conclusions de notre propos, on peut se demander s'il ne songeait pas à dresser un tableau systématique des figures religieuses qui, dans un sens, s'apparenterait aux *Tables* ou *Classification périodique des éléments* de Mendeleiev (1834-1907), dans lesquelles le botaniste chimiste avait fait une liste complète des éléments, dont certains étaient identifiés et d'autres restaient à l'être ? Pour lui, un répertoire des divinités et de leurs attributions dans toutes les contrées du monde ne devait-il pas conduire, en prenant pour modèle et point de départ le panthéon égyptien reconstruit à l'époque de la Renaissance, à dresser un tableau complet des religions du monde qui provenaient de ce panthéon comme autant de produits dérivés sur un arbre généalogique qui serait, tôt ou tard, reconstitué dans sa totalité ? Telle n'était-elle pas l'ambition de Guimet, en tant que fondateur de l'histoire des religions ? Maurice Vernes (1845-1923), dans son « Introduction » au premier tome de la toute nouvelle *Revue de l'Histoire des Religions* (1880), fait part du besoin que les savants ont de concentrer les résultats de leurs recherches dans une seule revue, d'un besoin d'unité méthodologique et de répartition des domaines, autour de la philologie.

A/ Systèmes religieux au temps de Guimet.

Dans son ouvrage de 1883, qui fait partie du fonds Guimet de Lyon, *Essais orientaux*, James Darmesteter (1849-1894) met en avant le rôle que la France avait à jouer dans le développement des sciences et en particulier de cette découverte qu'a été le

domaine orientaliste conçu comme science, vis-à-vis de l'Allemagne qui se pose en grande conquérante. Il rappelle que, au XVIII^e siècle, les « langues orientales » sont l'hébreu, l'arabe et le turc, parfois le chinois. L'orientaliste les embrassait toutes, en même temps qu'il est censé couvrir la Perse, l'Égypte, l'Assyrie et le Cambodge. La voie s'élargit avec la découverte du *Zend-Avesta* par Anquetil-Duperron (1731-1805) en 1758,⁹ et le rôle d'Eugène Burnouf (1801-1852) est souligné.¹⁰ Champollion (1790-1832), bercé par Plutarque et sa *Vie des hommes illustres* comme plus tard Guimet, déchiffre les hiéroglyphes en établissant leur continuité avec l'écriture des papyrus qui sont des hiéroglyphes en cursive.¹¹ Guimet cherche à décrypter les signes que sont les objets rituels à l'aide des représentations figurées de divinités, les explications iconologiques, ou les rituels qu'il observe *de visu*. Il se croit en face d'un ensemble sémantique structuré qu'il ne lui reste plus qu'à déchiffrer, non pas en multipliant les enquêtes ethnologiques, qu'il laisse à d'autres le soin d'entreprendre, mais en collectionnant les objets et en réunissant les hommes appropriés, en premier lieu les prêtres qu'il convie à son musée, conçu comme un véritable laboratoire d'analyse scientifique, ainsi qu'il le confie dans son Rapport remis au Ministère à son retour du Japon.¹²

B/ Vers une histoire des religions.

L'*Encyclopédie des sciences religieuses* de Frédéric Lichtenberger (1832-1899), à l'article « Religions (Classement et filiation des) » (1880), rédigé par le même Maurice Vernes (1845-1923), le fondateur de la *Revue de l'histoire des religions*, présente les conceptions que l'on avait des sciences religieuses à l'époque du retour d'Orient de Guimet. Elle évoque en particulier le classement des religions établi par Albert Réville (1826-1906), co-fondateur de la même *Revue*, le premier titulaire de la chaire d'histoire des religions au Collège de France (1880) et le premier président de la section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études (1886).¹³ Ces sciences naissent grâce à la pratique conjuguée de l'histoire, qui rassemble des matériaux, et de la philosophie, qui les ordonne et permet de les exploiter, et dépassent le point de vue prévalant dans le passé d'une opposition entre religions juive et chrétienne et paganisme, et celui d'une condamnation aussi générale que frivole et ignorante de la chose religieuse par le XVIII^e siècle considérée comme un moyen d'abuser et d'exploiter la population, thème repris par le marxisme. Selon le témoignage de Émile Littré, une réhabilitation du religieux a été opérée grâce à la philosophie d'Auguste Comte et à la critique protestante qui, en évacuant le surnaturel, l'a restitué comme facteur d'influence dans l'évolution des sociétés. Une classification des religions du monde, initialement établie par le Hollandais G.P. Tiele a été entérinée par Réville, moyennant des amendements assez importants dans la distribution des regroupements.

Elle esquisse une ligne évolutive et progressive allant de (1) l'ancienne religion de l'homme primitif fondée sur un culte naif de la nature à travers ses objets qu'on se représente animés, conscients et agissant sur la destinée humaine ; à (2) un animisme des peuples dits sauvages - africains, esquimaux, finnois, tartares, indiens d'Amérique, polynésiens -, fondé sur des intuitions animistes et fétichistes, personnifiant des entités naturelles, distinguant le corps de l'âme qui acquiert une autonomie pour regagner un monde peuplé d'esprits, au sein d'une esquisse de mythologie ; à (3) des religions polythéistes nationales ayant élaboré des mythologies dramatisant la nature sur le modèle de la vie humaine - Chine, Égypte, Ninive, Babylone, Germanie, Gaule, Italie, Grèce, Nouveau Monde du Mexique et du Pérou, la mythologie védique en représentant la forme la plus achevée, et selon toute vraisemblance la mythologie japonaise (encore considérée comme mal connue), religions indo-européennes et sémitiques -, à (4) des religions nomistiques fondées sur une loi ou Écriture sainte, tendant au panthéisme ou au monothéisme - taoïsme, confucianisme, mosaïsme, judaïsme, brahmanisme, mazdéisme -, à (5) des religions universalistes ou humaines se fondant sur les principes et des maximes - bouddhisme, christianisme, mahométisme -. La principale originalité de Réville a été d'établir une partition entre « religions polythéistes », qui regroupent (1) la religion primitive de la nature, (2) les religions animistes, (3) les mythologies nationales, (4) les religions polythéistes-légalistes, (5) le bouddhisme, et « religions monothéistes », à savoir (1) le judaïsme, issu du mosaïsme, légaliste et national, (2) l'islamisme, légaliste et international, (3) le christianisme, religion de rédemption à caractère international. Le bouddhisme est, selon Réville, à la charnière des deux groupes : il est une religion universelle de rédemption, opposée au polythéisme mais intégrant en réalité les polythéismes locaux.¹⁴

Vernes critique cette classification qui ne se fonde, selon lui, que sur des distinctions philosophiques artificielles qui sont sans lien avec le milieu et le cadre naturel qui les ont vu naître. Son principal défaut est d'ignorer une évolution historique effective des cultes et des doctrines en rapport avec les transformations sociales. Un trait national ne disparaît jamais d'une religion qui se présente comme universelle, un monothéisme évolue vers le polythéisme en s'adaptant aux cultes locaux ou à travers celui des saints, si bien que l'histoire des religions, tout comme la littérature, n'est qu'un chapitre de l'histoire universelle. Il propose sur ce

fondement les regroupements en ensemble indo-européen et en ensemble égypto-sémitique, qu'il convient d'étudier des origines jusqu'à l'époque moderne dans leur évolution, en symbiose avec les diverses populations en contact, à l'origine de combinaisons nouvelles - les syncrétismes -. Des formes simples et grossières de religion évoluent vers des dogmes et des cultes qui sont associés au progrès de la civilisation, avec des reculs tels qu'il est illusoire de vouloir retracer les origines - antérieures à l'histoire -, et d'établir des parallélismes rigoureux et chronologiques entre religions dans leurs évolutions respectives. Nulle clé de l'histoire des religions n'est à rechercher dans une révélation primitive, puisque les notions les plus hautes et les plus pures sont le fait des penseurs et des croyants. Des filiations entre mythologies des Indo-européens ou des thématiques communes (comme le Déluge) des peuples de l'Asie occidentale, s'expliquent par une promiscuité géographique ou historique, sans que le besoin soit de les rapporter à un état primitif.

Ces classifications établissent des comparaisons entre les religions qui tendent au départ à effacer ou à atténuer l'idée d'un état primitif en regard d'un état évolué, de superstitions vis-à-vis d'une vérité révélée, et à relativiser les religions ainsi que les critères du profane et du sacré. Néanmoins, une échelle de valeur, fondée sur celle des niveaux culturels, subsiste qui veut tenir compte d'une évolution historique des données premières vers des élaborations abstraites et conceptuelles, et d'une symbiose croissante entre courants universalistes et cultures locales. L'idée d'une origine première ou d'un état originel des religions disparaît au profit d'un comparatisme qui, en l'occurrence, semble extrêmement fécond en cette période de quête des données ethnologiques, textuelles, historiques, archéologiques et philologiques. C'est dans cet esprit que naît cette discipline dans son organe d'expression qu'est la *Revue de l'histoire des religions*, sous les auspices du musée Guimet. Maurice Vernes en définit les principes dans l'« Introduction » au premier tome de la revue, ce qui aidera à mieux cerner les idées qui habitaient l'esprit de Guimet lui-même.¹⁵ Vernes déclare que cette science, qui porte aussi le nom de « hiérogaphie », s'inspire en premier lieu des sciences historiques, dont elle pourrait n'être qu'une branche, se fonde sur les règles de la critique historique afin d'élaborer des modèles de reconstruction du passé menant à des règles générales, ainsi que les inspireurs de la *Revue historique*, fondée quatre années auparavant, les ont définies. Elle ne se fait l'expression d'aucune philosophie ou religion mais prend pour modèle scientifique, quasiment absolu, la philologie dont elle étend le champ d'exercice dans le cadre d'une vision plus large de l'histoire : un effort particulier est requis pour se distancier des religions qui habitent encore l'esprit des Européens, le christianisme et le judaïsme dont les récits sacrés tendent à se profaniser par la comparaison des données. La grande quantité de matériaux récemment mis au jour et la définition de méthodes de travail - philologie, mythologie comparée, critique textuelle et historique - ainsi que d'une répartition des domaines et des tâches justifient la création d'une revue spécialisée qui évite le regrettable émiettement d'autres revues comme le *Journal Asiatique* ou la *Revue critique*. L'application d'une règle humaine, l'explication historique sont les nouveaux mots d'ordre du philologue qui défriche les nouveaux champs de recherches, presque infinis, qui s'ouvrent à lui. La « critique historique », selon Vernes, a pour premier ennemi le fanatisme qui canalise abusivement les croyances et exerce une coercition aussi hypocrite que destructive, mais il évite également de prendre le simple contre-pied simplificateur ainsi que le dénigrement aveugle de qui ferait de Jésus un imposteur, de la tradition sacrée une tradition contournée : sa tâche est positive et non pas négative. Une sympathie respectueuse à l'égard du passé et des hommes de jadis s'accompagne d'une indépendance d'esprit et d'un jugement critique qui situe dans son cadre historique l'émergence et le développement des phénomènes religieux. Vernes s'en prend aux points de vue sectaires, dont le protestantisme qui est trop partial et projette ses propres vues sur le passé, la critique *rationaliste* qui, au lieu de faire un effort sincère pour reconstituer le contexte culturel, réduit platement à ses propres vues et options intellectuelles les séquences mythiques ou légendaires des récits. Vernes reconnaît des états d'avancement différents selon les domaines : très poussé pour l'Égypte, l'Assyrie, l'Inde ou la Perse, moins pour le Judaïsme et le Christianisme originel, un état prometteur pour les antiquités grecques et romaines où la philologie et l'épigraphie vont au secours de la mythologie comparée.

Le but de la revue, et donc de la nouvelle science, appelée non pas « science des religions » mais « histoire des religions », est l'étude des religions orientales anciennes et modernes, des religions occidentales anciennes afin de ne point entrer dans les controverses contemporaines : Vernes a voulu éviter le terme de « science », trop associé à des polémiques récentes et à l'idée d'une clef unique, d'un ensemble figé et achevé alors que celui d'« histoire » laisse la porte ouverte à un enrichissement graduel d'une des plus fécondes productions de l'activité humaine.¹⁶ Un intérêt particulier est porté en Europe sur la formation des grands organismes, comme l'Église jusqu'au IV^e siècle mais non pas l'histoire ecclésiastique ultérieure, la manière dont des crises religieuses ont enfanté de nouvelles formules, comme la Réformation, qui expliquent des formes de croyances actuelles, ou sur la mythologie populaire. Les ensembles religieux indo-européens ainsi que égypto-sémitiques présentent une histoire allant de

l'Antiquité jusqu'à nos jours d'un intérêt rare et exceptionnel. Si le christianisme est profondément sémitique (ou mieux arabe-syrien), il offre cette particularité de s'être mêlé intimement à l'autre grand groupe qu'est la branche indo-européenne grecque et romaine. Vernes se veut rigoureux dans les découpages à opérer entre champs d'investigation liés à la géographie, mais il est très sensible également à l'évolution de ces ensembles au cours de l'histoire où, le cas échéant, des symbioses se sont produites donnant naissance à de nouveaux ensembles. Si la revue peut se flatter d'être entourée de spécialistes de ces domaines, on reconnaîtra que l'Orient n'y occupe pas encore une grande place, à l'exception de l'Égypte et de l'Inde, et que seront l'objet de publications futures les travaux portant sur l'Amérique, la Chine, l'Extrême-Orient, les Finnois et Touraniens, les peuples sauvages et primitifs. La revue veut s'ouvrir sur une histoire générale des religions et s'adresser à un public étendu, en proposant un organe d'expression commun où se reconnaissent des compétences différentes, travaillant selon des méthodes scientifiques rigoureuses. Elle exclut les prises de positions partiales qui en feraient un champ de bataille des idées religieuses ou politiques : « *La Revue* est purement *historique*, elle exclut tout travail présentant un caractère *polémique* ou *dogmatique* ». Un mot d'hommage est rendu à Émile Guimet pour ses entreprises auxquelles préside son intelligente initiative, et auxquelles se rattache la *Revue*. Une parenté intellectuelle indéniable est soulignée par cet éloge qui exclut que Guimet ait jamais été un sectateur d'une philosophie ou d'une religion dont Vernes a parlé, même si celui-ci déclare aussi son indépendance à l'égard du fondateur du musée. C'est plutôt la dynamique d'une entreprise collective, faite dans un certain esprit à la fois scientifique et intellectuellement autonome, qui est soulignée dans ces propos.

La situation de l'histoire des religions à l'époque où Guimet se rendait au Japon et où il édifiait son musée en France laisse à penser que, parmi le scepticisme général qui régnait à l'endroit de la chose religieuse et du catholicisme en particulier, il importait de mieux faire connaître un domaine laissé dans l'obscurité, celui des civilisations de l'Extrême-Orient qui restaient le parent pauvre de cette nouvelle discipline. Sur le plan des idées, cette science avait également bien du mal à s'édifier en toute indépendance d'esprit au milieu de courants déniaient toute valeur au religieux au nom d'un rationalisme réduisant à un bipolarisme toute prise de position philosophique. On peut penser que si Guimet pouvait considérer le bouddhisme comme une philosophie sans dieu, modèle d'une nouvelle laïcité ou d'une nouvelle philosophie morale en France, il n'était guère susceptible non plus d'en être un adepte inconditionnel, lui qui avait vu à quel point cette religion avait connu un essor extraordinaire et des formes d'expression religieuses complexes au Japon. Il n'est pas concevable qu'il ait partagé les vues des courants illuministes qui intégraient le bouddhisme dans leur système ou qu'il ait intégré des sectes aux dogmes plus ou moins douteux. Il était peu ou prou au courant de leurs idées qui, avec d'autres, constituaient la toile de fond de la France intellectuelle d'alors. Les schémas d'explication évolutionnistes de Kircher posant une origine absolue étaient, à notre sens, encore agissant dans une certaine *intelligentzia*, mais à titre de cadre épistémologique et non plus comme système scientifique à prendre à la lettre. Ce cadre était vieillissant et s'effritait à l'évidence dans le détail des explications : il pouvait opérer encore, tant qu'il n'avait pas été remplacé, mais on recherchait un autre système de référence qui n'avait pas été entièrement trouvé. Guimet était un spécialiste d'un culte à la fois « universel » et « synchrétique », pour reprendre les critères de Vernes : il était à la pointe de la recherche dans ce domaine et son ambition scientifique était manifestement grande. Il n'a pu que chercher à éviter les écueils dont on a vu la liste et il ne fait pas de doute qu'il avait dans son esprit l'ébauche d'une vision et tracé les perspectives de cette nouvelle science, à la suite de ses voyages parmi lesquels celui au Japon constituait un tournant décisif.

C/ Une quête isiaque du panthéon bouddhique ?

Les intentions d'Émile Guimet sont peu aisées à cerner et à définir en un mot. Néanmoins, si l'on se fie à plusieurs témoignages qu'il en a laissés, certains contours se dessinent, qui sont de la plus haute utilité pour notre propos. Certes, ses *Promenades japonaises* ont éternisé ce qui relève de l'impression première, mais Guimet est persuadé que ce type de notation a toute sa valeur. On connaît sa première remarque lorsqu'il croit accoster ni plus ni moins qu'à Rome : « Mais quelle est cette vision antique qui apparaît sur le pont du bateau ? Un groupe de jeunes Romains s'avance avec dignité ; ils sont vêtus de la longue robe latine, ils ont les cheveux coupés à la Titus, leurs traits sont fins, délicats et purs, rien d'asiatique dans leur physionomie ; ce sont bien des fils de Brutus que nous voyons venir à nous. Ce groupe échappé des œuvres de Cicéron se dirige droit vers nos compagnons de voyage japonais, et les jeunes Romains s'inclinent devant les ingénieurs mongoliques jusqu'à ce que leurs mains touchent leurs pieds nus. ».¹⁷

Il ne cache néanmoins pas que c'est animé d'une ambition scientifique, celle d'étudier les religions, qu'il est venu au Japon :

« À l'hôtel on cause et je subis naturellement les interrogatoires d'usage. - Monsieur vient au Japon pour faire du commerce ? - Non, Monsieur. - Alors c'est pour faire de la banque ? - Pas davantage. - Sans doute monsieur est appelé ici comme employé du gouvernement japonais ? - Encore moins. - Monsieur est probablement dans la diplomatie ? - Pas le moins du monde. - Peut-être dans le journalisme ? - Du tout. - Vous voyagez donc pour votre plaisir ? - Pas précisément. Je ne voyage ni pour mon plaisir ni pour celui des autres. Je viens étudier les religions de l'extrême-orient. »¹⁸

S'il rapporte de son voyage en Orient quantités d'objets religieux, représentations divines, ustensiles servant aux cultes, manuscrits sacrés, il confie au retour de son voyage qu'il veut fonder à Lyon un musée pratiquement universel des religions, « Un Musée Religieux contenant tous les dieux de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Égypte, de la Grèce et de l'empire romain » Ses ambitions scientifiques couvrent un terrain géographique plus large que les pays qu'il vient de visiter, comme s'il dévoilait le champ idéal de ses investigations qui inclut la Grèce et Rome, mais aussi l'Égypte qu'il connaissait bien depuis longtemps.¹⁹

L'œuvre de Guimet mérite mieux que l'épithète de « curiosité parfois désordonnée » qu'on a donnée de ses essais sur la religion isiaque : avec Georges Lafaye (1854-1927) il est l'un des pionniers des études portant sur les cultes isiaques, que l'on commençait à redécouvrir à la fin du XIX^e siècle²⁰, (et que Franz Cumont a rendues célèbres²¹). Il leur a consacré des essais érudits : l'« Isis romaine »²², « Les Isiaques de la Gaule »²³, *Le Dieu d'Apulée, Plutarque en Égypte*, où il fait preuve d'une volonté de méthode scientifique.

On peut néanmoins se demander s'il ne conçoit pas les religions sous l'angle des idées platoniciennes ou néoplatoniciennes comme en toile de fond. N'y a-t-il pas trouvé le modèle d'un panthéon structuré, hiérarchisé et animé d'un dynamisme sotériologique - conduisant au salut de l'âme par l'union avec le Dieu suprême - de divinités, de demi-dieux et de souverains, qui se voulaient universels ?

En effet il a lu de Athanase Kircher (1601-1680) une somme de connaissances sur l'Égypte, compilée dans une perspective néoplatonicienne, où religion, théosophie et philosophie de l'Égypte entraient en symbiose, l'*Oedipus Aegyptiacus* (1652) dans sa version abrégée, la *Chine Illustrée* (1670). Selon ses conceptions, le monde est habité d'idées cosmologiques, de concepts premiers, auxquels correspondent des représentations ou figures (des divinités ou des symboles), qui recèlent en eux des attributs à caractère religieux et sont figurés par des hiéroglyphes. Le cosmos est constitué de forces élémentaires représentées sous les traits de dieux, qui s'élèvent ou descendent à travers quatre niveaux d'être - les sphères de l'idée, de l'intellect, des régions sidérales et du monde élémentaire -, qui sont autant de niveaux spirituels communiquant entre eux grâce à ces puissances dynamiques que sont les divinités, et qui émanent d'un centre divin invisible.

Kircher explique les sens les plus cachés de la table²⁴ : « Les Égyptiens, dit-il, considéraient la divinité en deux manières, ou comme un entendement éternel, regardé en lui-même, & séparé de tout commerce avec les choses matérielles, jouissant dans sa divinité d'un bonheur ineffable ; ou comme ayant rapport aux choses créées qu'il gouverne, se tenant toujours dans son centre d'où par le ministère des génies & des substances fécondes, il anime et donne la fécondité aux choses de ce monde, qu'il soutient de sa puissance. Ils admettaient une triple puissance en dieu, & une divinité turriforme en une substance, comme ils l'avaient appris de Mercure Trismégiste, de laquelle dépendaient toutes choses ; elle était comme un sceau imprimé sur les différentes classes des choses de ce monde, tant sensibles qu'insensibles. C'est sur ce plan qu'ils firent cette table. ». « La Table démontre que Tout est en Dieu et Dieu est en Tout, tout est dans tout et chacun en chacun. Emanant d'une Dêité suprême, l'Esprit Créateur, le monde intellectuel et invisible se manifeste dans le monde sensible et visible, qui a son modèle dans le premier. »

Il reprend cette analyse sur trois étagements métaphysiques. Au plan suprême, un principe lumineux exprime le vouloir divin et porte à la lumière les causes cachées des forces secrètes ; à un plan moins élevé, il est la chaleur cosmique humide qui assure par élévation et descente la génération perpétuelle de la matière ; au niveau élémentaire, ce sont les forces négatives et mélangées, l'esprit obscurci, les défauts, la haine, l'envie, l'hypocrisie. On croit reconnaître les trois hypostases du néoplatonisme.

On arriverait à dresser de la sorte un tableau systématique des figures religieuses qui, s'apparenterait comme on l'a souligné au *Tables* ou *Classification périodique des éléments* de Mendeleiev (1834-1907). A partir d'une liste complète des éléments, certains sont identifiés et d'autres restent à être identifiés. Un répertoire des divinités et de leurs attributs dans toutes les contrées du monde devait conduire, en prenant pour modèle et point de départ un panthéon idéal, à dresser un tableau complet des religions du monde qui en provenaient comme autant de produits dérivés sur un arbre généalogique qui serait, tôt ou tard, reconstitué dans sa totalité.. Telle n'était-elle pas l'ambition de Guimet, en tant que fondateur de l'histoire des religions ? Maurice Vernes (1845-1923), dans son « Introduction » au premier tome de la toute nouvelle *Revue de l'Histoire des Religions* (1880), fait part du besoin que les savants ont de concentrer les résultats de leurs recherches dans une seule revue, d'un besoin d'unité méthodologique et de

répartition des domaines, autour de la philologie science de la généalogie par excellence à cette époque.

Ne peut-on reconnaître des points communs avec la philosophie de Kūkai 空海 (774-835), le fondateur du tantrisme Shingon japonais ?

D/ Un essai d'organisation du Panthéon bouddhique.

Guimet participe à l'Exposition Universelle du Trocadéro, à Paris.²⁵ Il expose au Pavillon du Japon, sur le Champ-de-Mars, un certain nombre des pièces iconographiques qu'il venait d'acquérir au Japon, dont son *mandala* du Tōji 東寺曼荼羅 qu'il avait commandé sur place.

Si l'on suit les idées directrices de Hoffmann et du *Butsuzōzui*,²⁶ on arrive peu ou prou à reprendre, dans son ensemble - c'est ce qu'a fait Bernard Frank dans sa présentation des Collections d'Émile Guimet -, un panthéon qui s'organise en six catégories de « vénérés » (Shoshon 諸尊) :

1. La catégorie des Buddha (Nyoraibu 如來部, Butsubu 佛部)
2. La catégorie de *bodhisattva* (Bosatsubu 菩薩部)
3. La catégorie des Rois de Science (Myōōbu 明王部)(Guimet les assimile aux Tenbu 天部, sans doute en suivant l'explication d'un informateur japonais)
4. La catégorie des divinités (*deva* indiens) (Tenbu ; parfois aussi *tenjin* 天神)
5. La catégorie des "apparitions circonstanciées" (Gongenbu 權現部 : les *kami* 神 comme manifestations des Buddha et *bodhisattva*)
6. La catégorie des religieux éminents et des patriarches (Kōsō sahib 高僧祖師部)

I/ Ce schéma d'explication de la structure du panthéon bouddhique, est d'inspiration bouddhique dans ses origines. Sa particularité saillante est d'ordonner l'ensemble de tous les êtres, qui représentent toutes les formes et les manifestations possibles de réalités, à un seul, le Buddha solaire et lumineux, Dainichi 大日 (Vairocana) le Grand Soleil qui illumine toutes choses de sa sagesse et de sa compassion. Il se concrétise immédiatement en quatre Buddha qui trônent et opèrent dans les quatre directions, en représentant les quatre faces du savoir et de l'action compatissante du Buddha primordial.

A. Les cinq Buddha :

- Buddha Dainichi nyorai 大日如來 (Mahāvairocana tathāgata)
- Buddha Ashuku 阿闍佛 (Akṣobhya)
- Buddha Hōshō 寶生佛 (Ratnasambhava)
- Buddha Amida 阿彌陀佛 (Amitābha)
- Buddha Fukū jōju 不空成就佛 (Amoghasiddhi)

II/ À un deuxième plan, les Buddha se font représenter dans leurs fonctions par des *bodhisattva* qui en sont à la fois des émanations et des réalisations idéales et concrètes, se situant au niveau du commun des mortels en même temps qu'ils incarnent sur un plan moins abstrait ces Buddha. Le contenu même de l'Éveil du Buddha étant constitué de l'intelligence suprême qui permet de discerner les choses, sur un plan théorique et pratique, la sagesse suprême, et d'une action compatissante qui se fonde sur l'idée que tous les êtres sont égaux, ils peuvent et doivent tirer bénéfice de la découverte de l'Éveil par le Buddha qui en distribue l'enseignement de façon proportionnée aux facultés des êtres. Les deux fonctions principales qu'incarnent les *bodhisattva* sont donc celles de l'intelligence, de la sagesse et la compassion : elles sont représentées par le *bodhisattva* Mongu [Monju] 文殊 (Mañjuśrī), et le *bodhisattva* Fugen 普賢 (Samantabhadra) dans les triades où trône au centre le Buddha Dainichi ou Śākyamuni ; par les *bodhisattva* Seishi Daiseishi [?] 大勢至 (Mahāsthāmaprapta) et Kannon 觀音 (Avalokiteśvara), dans les triades où trône au centre le Buddha Amida. Un Buddha central délègue donc ses deux fonctions principales à deux *bodhisattva*.. Le *bodhisattva* Jizō 地藏 (Kṣitigarbha), quant à lui, avec son sistré, qui chasse les mauvais esprits et les obstacles sur son passage, sert de guide aux âmes sur les destinées du monde, au nombre de six - c'est pourquoi on le représente en sextuplé - ; il veille notamment à conduire à bon port les âmes dans l'au-delà, parmi lesquelles celles des enfants morts en bas âge, avant le terme de leur vie - c'est pourquoi on le représente avec une sorte de bonnet en tissu sur la tête et un tablier sur la poitrine, à l'instar des enfants et nourrissons -.

B. Les cinq Bodhisattva

- Vajra [Guimet : Prajñā] parāmitā
- Vajrasattva
- Vajrakarma
- Vajraratna
- Vajradharma

Ces quatre derniers *bodhisattva* sont identifiés à Miroku 彌勒 (Maria), Kannon, Monju, et à Fugen.

III/ À des niveaux inférieurs, se trouvent divers types de divinités. Tout d'abord, au troisième niveau, apparaissent des dieux qui représentent des passions humaines à un degré exacerbé : l'amour, la haine, le courroux et la fureur guerrière. Mais ces divinités ont surmonté leurs propres passions grâce à l'action convertissante des Buddha : elles-mêmes converties, elles peuvent convertir les autres êtres qui en sont la proie. C'est à ce titre qu'elles sont des Rois de Science (*vidyārāja*) car elles connaissent les ressorts du cœur des hommes et savent comment agir sur eux afin de les apaiser. Kujaku 孔雀 [明王] (Mahāmayūrī), la grande Paonne destructrice des poisons, Fudō myōō 不動明王 (Ocala = Acala), représente l'immuabilité, l'impassibilité des passions, l'intelligence qui tranche les doutes de son épée, Aizen myōō 愛染明王 (Rāgarāja) représente l'amour qui, porté à son acmé, se sublime en Éveil.

C. Les cinq Rois-de-Science (Myōō 明王) des déva

- Fudō-sama
- Vajrayakṣa, c'est-à-dire Kongō yakusha 金剛藥叉 (Vajrayakṣa)
- Gosanze 降三世 (Trailokyavijaya) (et Daijizaiten 大自在天 = Śiva et son épouse Uma 烏摩 = Umā)
- Daiitoku 大威德 (Yamāntaka)
- Gundari 軍荼利 (Amṛta-kuṇḍalī)

IV/ À un quatrième niveau, se trouvent les divinités bonnes du monde religieux indien, qui, ayant entendu la prédication du Buddha, se sont portées spontanément volontaires pour le protéger. On compte parmi elles les dragons-*nāga* (le cobra divinisé), les Garuda les oiseaux divinisés, la divinité de l'éloquence et des arts, Benzoate [Benzaiten] 辯才天 (Sarasvati), les divinités de la fortune, Daikoku 大黒天 (Mahākāla), la protectrice et mangeuse des enfants (Kishimojin 鬼子母神, Hārītī) ; les divinités suprêmes fondatrices ou garantes de l'ordre du monde, Śiva, Bonten 梵天 (Brahmā), Taishakuten 帝釈天 (Indra). On y inclut aussi des divinités mi-homme mi-dieu, comme Tenmangu 天満宮, qui représente le lettré japonais Sugawara no Michizane 菅原道真 (845-903) sous la forme du dieu de l'intelligence, du savoir, que l'on invoque notamment pour réussir aux examens à l'université.

V/ À un cinquième niveau, se trouvent toutes les divinités à caractère local, fonctionnel ou tutélaires (protectrices d'une ville ou d'un clan, les dieux sino-indiens du vent, de la pluie ; le maître des enfers Enma-ō 閻魔王 [Yama] en fonctionnaire chinois). C'est là que trouvent place et rang les divinités proprement japonaises, les *kami*, à l'instar de Amaterasu ōmikami 天照大神, la Grande divinité qui illumine le Ciel, qui est à la fois symbole du soleil - donc la source de toute vie - et l'ancêtre de la famille impériale, famille qui assure l'ordre et la prospérité du pays. Elle est à la fois fonctionnelle et ancestrale. Inari 稲荷, le renard messager de la divinité de la montagne (*yama no kami* 山の神) qui représente l'esprit des céréales, avec le serpent, et apporte l'assurance de bonnes récoltes. Toutes sortes de dieux de la fécondité apportent fortune, argent et bonheur familial, aux commerçants, artisans et paysans, et aux autres métiers libéraux : les Sept dieux du bonheur, Shichifukujin 七福神, dont Ebisu 恵比須, Daikoku, Bishamonten 毘沙門天 [Vaiśravaṇa], etc. Est incluse dans cette catégorie la divinité Sanbō kōjin 三寶荒神, le dieu Rude, violent converti par les trois Joyaux et donc par le bouddhisme, qui assure la paix et la prospérité des foyers. Fudō 不動 en tant que divinité protectrice des eaux courantes.

VI/ À un sixième niveau se trouvent les patriarches et les moines éminents, ceux de la tradition indienne, les Saints disciples du Buddha qui atteignent le Nirvāṇa, les Rakan 羅漢 (*arhat*), ceux de la Chine, comme Bodhidharma, qui est venu d'Inde en Chine répandre les enseignements du Zen, Fudaishi 傅大士, l'inventeur de l'écriture, Kōbō daishi 弘法大師 (Kaka 空海, 774-835) le fondateur du Shingon 眞言宗, le prince Shōtoku 聖徳太子 (574-622), héros civilisateur à l'aube des temps historiques, Chūjō hime 中將姫, la sage et pieuse jeune femme de l'Antiquité qui fit vœu d'aller naître dans la Terre pure d'Amida en tissant un mandala la représentant (le Taima mandera 當麻曼荼羅).

Si l'on reprend ces six catégories à partir de la plus basse, l'on peut refaire le trajet inverse : chaque être, aussi démoniaque soit-il, est un Buddha en puissance, est « possible de Buddha » comme on dit être possible de Dieu. Sa position n'est que

« provisoire » et il est appelé à s'unir, en dernier ressort, au Buddha primordial, à la nature une de Buddha. La boucle est bouclée dans un schéma de pensée moniste auquel Guimet était par ailleurs accoutumé dans les figures mythologiques et religieuses qu'il avait examinées antérieurement. Nul doute qu'il y a senti quelque analogie et que ce schéma explicatif l'a séduit plus que tout autre.

On voit que son principal défaut est de dévaloriser les divinités à un double titre : les divinités indiennes sont des divinités protectrices converties au bouddhisme ; les divinités japonaises y sont parfois incluses sous le nom de *tenjin* 天神 (divinités célestes) ; mais elles sont surtout cataloguées parmi les êtres qui apparaissent de manière circonstancielle comme des manifestations des Buddha et des *bodhisattva*. Elles sont donc inférieures aux divinités indiennes, dans un sens, et bien entendu toujours soumises aux Buddha et aux *bodhisattva* qui sont situés au-dessus d'elles comme des idéaux à atteindre.

Le descriptif de Hoffmann, plus scrupuleux que son modèle japonais, réserve un meilleur sort aux *kami* japonais. Néanmoins, ils font partie d'une cohorte assez mal définie d'entités divines qui, de toute manière, a moins fière allure que les Buddha et les *bodhisattva*. Dans un sens la Restauration de Meiji, dont Guimet a vu les effets sous ses yeux, était peut-être à certains égards au départ une réaction saine vis-à-vis de structures mentales désuètes et ressenties comme étant artificielles en ce qui concerne la place trop subalterne accordée au *kami* et celle trop grande faite aux Buddha. On a d'ailleurs le sentiment que Guimet met les deux catégories de personnages exactement au même niveau religieux : la lecture de ses *Promenades japonaises* suggère qu'un Japonais croit en une entité religieuse avant de penser à l'identifier comme étant bouddhique ou shintō.

E/ Le maṇḍala du Tōji.

Guimet analyse la structure du Maṇḍala du Tōji composé de vingt-trois personnages, en répartissant les dix-neuf personnages principaux qui le composent d'une manière en fin de compte triaire, en ramenant les catégories les plus basses à la troisième : « Pour en comprendre le sens, il faut savoir que les Bouddhas ont trois manières d'être :

1° Pouvoir de se perfectionner, quoique déjà Bouddha ;

2° Pouvoir de descendre à l'état de Bousât (bosatsu), de s'incarner dans les êtres, pour sauver les âmes par la douceur et la persuasion ;

3° Pouvoir de se transformer en Mio-ô ou Tembou, et d'agir contre les passions par la force et la peur. »

Guimet établit des correspondances terme à terme, quoique de manière peu cohérente puisque, après avoir donné cette hiérarchie de trois groupes de personnages, il analyse le premier et le troisième comme formant un système d'émanation, d'où les *bodhisattva* sont provisoirement absents. De ce groupe des Buddha, la figure centrale de Mahāvairocana (Dainichi) est la perfection incarnée, autour de laquelle sont distribués quatre Buddha qui en figurent les vertus et les Rois de Science (Myōō) ou Divinités (Ten) qui sont respectivement les émanations principales et secondaires de ces Bouddha. Dans cette optique il les met en rapport d'émanation, comme dans le néo-platonisme.

« Le groupe du milieu représente au centre Dainiti-Niourai [Dainichi nyorai 大日如來], le grand Niti (Niti [nichi 日], Lumière, le grand Niou [如][rai 來?]), perfection par excellence. – L'index de la main droite représente l'intelligence qui traverse et domine les cinq éléments représentés par les cinq doigts de la main gauche.

Quatre émanations principales et quatre émanations secondaires.

Les quatre principales sont des *Vertus* (pouvoirs de Dainiti), personnifiées par des êtres devenus Bouddhas.

Ashikou (Ashuku, Aksobhya) (celui de devant) représente la foi naissante : le premier pas dans la croyance et le plus important ; c'est une des quatre grandes vertus. La main gauche ferme le poing en serrant l'extrémité du vêtement : indice de volonté ; la main droite est ouverte et penchée vers la terre pour attirer les êtres : geste de charité.

Toshio (Hashi, Ratnasambhāva) (à gauche) avait, de son vivant, admirablement réglé sa conduite. Il personnifie la seconde vertu de Dainiti, qui est de vivre parfait. Il tient aussi son poing gauche fermé, et sa main droite, les trois doigts levés (comme font les évêques chrétiens), représente les trois manières d'être des Bouddhas. Quelquefois les cinq doigts sont levés et représentent Dai-niti et ses quatre vertus. »

On notera par exemple la quasi-identification qu'il fait d'Amida avec l'âme du monde :

« Amida (derrière) prêche et dirige. ñ Il représente le pouvoir d'expliquer les lois divines, c'est l'éloquence basée sur le raisonnement. Amida (*a*-sans, *Minda*-vie, éternel. *Aminta*-*Amenti*) présidant à l'Ouest, région funéraire, joue dans certaines sectes un grand rôle vis-à-vis des âmes. Le *Swastica*, la croix éclatante que les Bouddhas portent sur la poitrine, lui est consacrée. ñ Il

tient la main gauche (les éléments ñ l'univers), réunie par le bout des doigts à la main droite (sa propre nature, son âme), ce qui symbolise l'identification des êtres avec Amida : c'est presque l'âme universelle. » On se souvient que pour Kircher « La divinité Amida des Japonais répond à la divinité égyptienne Horus », dans son *Oedype égyptien* et sa *Chine Illustrée*, c'est-à-dire précisément à une sorte d'âme du monde dans le système isiaque.

« Fekou-ou-joo-djou [Fukū jōju 不空成就, Amoghasiddhi] (à droite) sauve les hommes par tous les moyens possibles. Son poing gauche est fermé. Sa main droite horizontale, la paume en l'air, est placée sur la poitrine, indiquant la ferme volonté de son cœur de sauver l'univers, comme il s'est sauvé lui-même. Dans certaines sectes Sakia-Mouni est assimilé à Fekou-ou-joo-djou.

Les quatre émanations secondaires, placées entre les quatre précédentes, dérivent de ces dernières et les aident à assister Dai-niti dans toutes les parties du Hokkai [*hokkai* 法界] (le ciel bouddhique). »

Puis il n'hésite pas à identifier les Rois de Science aux divinités célestes :

« Foudo-sama [Fudō sama 不動様, Acala] (*Fou*, sans ; *do*, mouvement, inébranlable, stable). - Transformation de Dai-niti. – Sous cette forme il dirige les hommes par la terreur, et par les supplices au besoin.

Le rocher indique la stabilité, le feu indique les passions.

Il sait être calme et inflexible au milieu des sentiments violents de l'humanité.

Il y a quelquefois une cascade sous ses pieds, car ses adeptes ont l'habitude de se mortifier par des douches.

Le sabre qu'il tient doit détruire les passions. La poignée à trois pointes est faite avec l'instrument sacré qui représente les trois manières d'être des Bouddhas.

La corde attache les mauvais esprits.

La coiffure à huit mèches (quatre Bouddhas et quatre Bousats) est réunie en tresses sur le côté comme la coiffure d'Horus.

Les quatre émanations de Foudo-Sama sont des transformations en Mio-ô [Myōō, roi de Science] des quatre vertus de Dai-niti.

Fokou-ou-joo-djou niourai [Fukū jōju nyorai 不空成就如來, Amoghasiddhi tathāgata] se transforme en Gosanzé [Gōsanze 降三世, Trailokyavijaya] (celui de devant), se donne huit bras, saisit des armes terribles, et, pour le bon exemple, terrasse un malheureux couple dont l'histoire est navrante : Dai-Dizaiten [Daijizaiten 大自在天, Maheśvara], le mari, avait toutes les passions ; sa femme, Oumako [en transcription « normalisée » : Uma-kō 烏摩后, Umā], toutes les curiosités, surtout le goût des sciences et des connaissances religieuses autres que le bouddhisme ; aussi Go-san-zé la remet à sa place sans merci ; Amita se transforme en Dai-itokou [Daiitoku 大威德, Yamāntaka](derrière), enfourche un taureau vert, symbolisme de l'être qui a perdu la bonne voie ; et s'élançe, armé de toutes pièces, à la poursuite des méchants. Ashikou [Ashuku] devient Goun-dari [Gundari, Amṛta-kunḍalī], multiplie ses bras, mais les armes surtout d'objets religieux. Il fait des bonds énormes pour écraser les Lotus, emblèmes du cœur de l'homme, qu'il fait ainsi épanouir de force. »

Puis il identifie le groupe des *bodhisattva* de Prajñā du maṇḍala de Kūkai avec le genre littéraire de la Sapience (Prajñā), non sans identifier au passage le *bodhisattva* avec le Dieu Agni et son hiéroglyphe latin Agnus, ainsi que la crosse de Mañjuśrī avec le *pedum* :

« Le groupe de droite Han-gnia [Hannya 般若, Prajñā]. – Troisième division des livres bouddhiques. – C'est un livre, et c'est un dieu. Dieu de lumière et d'intelligence. Dieu de démonstration et de persuasion. – Il est facile de retrouver sous ce mythe des traces du lumineux Agni (*ignis*) et des rapports avec l'hiéroglyphe latin Agnus, qui représente l'agneau resplendissant couché sur le livre sacré. (Émile Burnouf, *Science des religions*).

Autour de ce dieu se tiennent : Mirokou ([Miroku, Maitreya] (devant), Quanon (derrière), Mondjou [Monju, Mañjuśrī] (gauche), Fouguen [Fugen, Samantabhadra] (droite). Les deux derniers, disciples de Sakia-Mouni, et qu'on représente ordinairement avec ce bouddha : Fouguen sur l'éléphant, et Mondjou sur le lion.

Mirokou tient la pagode aux cinq formes, représentant les cinq éléments : l'espace, l'air, le feu, l'eau et la terre.

Quanon [Kannon, Avalokiteśvara] tient dans la main gauche la fleur entr'ouverte du lis d'eau (cœur de l'homme prêt à s'épanouir dans la perfection), et a la main droite ouverte l'index et le pouce réunis : signe de charité.

Moudjou tient dans sa main gauche le *pedum* (crosse, bâton pastoral), et a la main droite ouverte, posée sur la jambe droite, ce qui signifie qu'il exaucera les désirs que les êtres forment pour leur salut.

Fouguen tient dans sa main gauche le lotus ouvert sur lequel repose le livre Dai-Haan-gni [Han-gnia], ce qui indique que ce livre saura ouvrir le cœur des hommes ; et à sa main droite, comme Quanon, ouverte pour attirer les êtres par la

charité. »

Les directions sont gardées elles par des démons : « Aux angles les quatre points cardinaux terrassant les démons ennemis de la religion bouddhique :

Bishamon [Vaiśravaṇa] (Est), figure bleue ;

Koomokou [Kōmoku 廣目, Virūpākṣa] (Sud), figure rouge ;

Djikokou [Jikoku 持國, Dhṛtarāṣṭra] (Ouest), figure verte ;

Sootsho [Zōjō 增長, Virūdhaka] (Nord), figure couleur de chair. »²⁷

F/ Japon et religions du monde.

Guimet opère des rapprochements ponctuels touchant les sites, les objets, le symbolisme et les attributs des personnages, incluant des rappels européens et égyptiens d'une manière significative. Lorsqu'il décrit les lieux sacrés japonais, qu'il s'agisse de sanctuaires shintō ou de temples bouddhiques, il ne semble pas faire grande différence entre eux. Au cours de son séjour, il est remarquable de constater qu'il décrit la façon dont les fidèles se rendent au sanctuaire, non sans noter qu'ils sont « rares aujourd'hui » : le caractère de religion officielle du shintō ne semble pas avoir eu de prise sur la conscience religieuse de la population, du côté du culte des *kami* non plus.²⁸ Ce sont des sites religieux de l'antiquité qui sont révélateurs d'une « pureté primitive », bien plus que ne le font les églises modernes des chrétiens. Sa curiosité semble attisée par la reproduction d'une religiosité trahissant les croyances humaines les plus pures et antiques : c'est là qu'il voit l'intérêt de sa recherche, plus fructueuse que dans d'autres contrées du monde qui sont devenues soudoyées par les civilisations postérieures. L'analogie avec l'Égypte reprend ici à nouveau ses droits : les bois sacrés aux arbres imposants par leur hauteur et leur âge sont un élément déterminant du site religieux, dont les habitacles, le plus frustes possible, voire inhabités et sans objet de culte, sont multiples, indice d'une diversité d'objets de croyance et de culte ; l'espace religieux est circonscrit par un « arc de triomphe », le *torii* 鳥居, comme l'échelle de Jacob, autour d'une construction monospatiale où réside le divin juchée au milieu d'un monticule boisé, telle la salle centrale aux formes rectangulaires des temples égyptiens où siège la divinité inaccessible au commun des mortels, le *naos* : « Les temples que nous rencontrons ne sont pas les vastes *ecclesiae* de la chrétienté destinées à recevoir les fidèles ; ce sont des petits *naos* généralement vides comme dans les temples égyptiens et toujours entourés d'un bois sacré, le lucus antique. » Il en donne comme exemple le temple consacré au volcan Asama, qui abrite une divinité elle-même partition de l'esprit du mont Fuji « Le plus important de ces bois sacrés est consacré à Sen-guen [Sengen 淺間], le génie du Fouzy-Yama [Fujisan 富士山]. Un arc de triomphe en pierre (*torii*), d'une forme particulière imitant les primitives portes de bois brut dont un tronc tordu, les bouts en l'air, formait le sommet, telle est l'entrée qui précède un large escalier, raide comme l'échelle de Jacob et, comme elle, ne laissant percevoir en haut que le ciel. »²⁹

Ses remarques sur le sentiment d'innocence des Japonais débordent l'enquête folklorique pour toucher le domaine des religions comparées. Il répète à l'envi que la nudité que les Japonais exhibent est la marque de leur innocence, comme Ève avant le péché originel : « De plus, l'usage est de prendre au moins un bain par jour, or, ce n'est pas la présence des voyageurs qui gênera en rien les hommes, les femmes, dans l'exercice de ces devoirs de propreté. - C'est de la dépravation ! va-t-on s'écrier. Moi, je réponds : - C'est de l'innocence. Et la preuve, c'est qu'on ne comprend rien ici aux nouveaux règlements de police qui interdisent ces exhibitions *coram populo*. On avait affaire à des Èves avant le péché, inconscientes de l'inconvenance, ignorantes du *shocking* : et voilà que les regards curieux des gentlemen, les cris effarouchés des ladies révèlent un péché ignoré. Je le déclare, la pudeur est un vice. Les Japonais ne l'avaient pas : nous le leur donnons. »³⁰

Revenons sur le voyage de Guimet au Japon. Trois jours seulement après son arrivée, Guimet a hâte de commencer son travail d'enquête. Il se rend à Kamakura 鎌倉, et son expédition à Enoshima 江の島 est planifiée pour ses enquêtes scientifiques sur les religions japonaises : elle en est la première étape, comme s'il avait à cœur de résoudre l'énigme du personnage qui y est vénéré, Benzaiten : « Mais on m'a dit qu'en route nous visiterions l'île sacrée d'Enoshima, que nous verrions les temples de Kamakoura, de Katassé [Katase 片瀬] et de Fouzysawa [Fujisawa 藤澤], et j'espère pouvoir déjà commencer mon enquête scientifique sur les croyances japonaises. » Est-elle pour lui un avatar de l'Isis égyptienne : il ne le dit pas mais on peut penser à sa prudence scientifique en la matière qu'une curiosité légitime n'entamerait pas.³¹

Des représentations d'enfants sur des stèles funéraires à caractère bouddhique qu'il voit peu après à Kamakura rappellent à Guimet l'embryon Phtah des Égyptiens : « Ça et là, nous rencontrons des stèles funéraires bouddhiques cachées dans les

broussailles. On a représenté dessus un personnage accroupi qui semble dormir la tête appuyée sur sa main droite. Au dessous on distingue trois petits êtres grimaçants et vus de face, peut-être des enfants, ou des damnés, ou l'embryon Phtah des Égyptiens. »³²

La présence de scènes de théâtre (le *kagura* 神樂) révèle à ses yeux une forme de religion où le théâtre était une des expressions du sacré, et la mise en scène théâtrale un accessoire du culte, comme en Grèce et en Inde : « À droite et à gauche des constructions plus vastes servent de maisons de thé ou de salles de conférences. Car le théâtre a été au Japon comme dans l'Inde et dans la Grèce un accessoire du culte ; et quand il n'y a pas de troupe de comédiens, un conteur, ou plutôt un raconteur, joue à lui seul des scènes qui paraissent fort amusantes. »³³

Il note le rôle de l'éventail, qui est sacré - en effet, l'éventail est considéré comme un corps divin, c'est-à-dire un réceptacle de divinités qui viennent s'y épiphaniser, *shintai* 神體 - : « Son éventail jouera, du reste, un rôle important dans le discours ; des coups frappés sur la table scanderont le débit, souligneront les mots et ponctueront les phrases ; puis, déroulé en plein et agité avec grâce, il indiquera au public que *c'est pour avoir l'honneur de le remercier.* »³⁴

Il décrit les petits sanctuaires à Inari dans la même optique : « D'autres chapelles se cachent dans les arbres, ainsi que des petites niches peintes en rouge et précédées de petits *toris* [*torii*] en bois également rouges ; le tout est dédié à Inari, le dieu populaire qui préside aux récoltes de riz et a pour serviteurs bien connus Kitsné [= Kitsune 狐], le renard, et Ranouki [= Tanuki 狸], le blaireau. »³⁵

Guimet examine de manière détaillée le symbolisme d'un objet cultuel comme le sistre, que l'on observe un peu partout dans le monde : « Le sistre indique que tous les êtres doivent être agités sans que rien fasse cesser leur mouvement, et qu'il faut en quelque sorte les remuer, les réveiller de leur état de marasme et de stupeur. Ils prétendent en effet qu'au bruit des sistres Typhon est détourné et mis en fuite. La partie supérieure du sistre est d'une forme convexe, et à ce sommet sont fixées les quatre choses qui se secouent. Car la portion du monde qui est engendrée et qui doit périr est contenue dans la sphère de la lune ; et dans cette portion tous les mouvements, toutes les variations éprouvées sont l'effet de la combinaison des quatre éléments, le feu, la terre, l'air et l'eau. Au sommet de la convexité du sistre est ciselé un chat à face humaine ; et au bas de l'instrument, au dessous des choses que l'on secoue, se voient d'un côté le visage d'Isis, et de l'autre celui de Nephtis. Par ces deux emblèmes, l'on désigne la naissance et la mort qui sont les mutations diverses et les mouvements subis par les quatre éléments. Le chat représente la lune à cause de la variété de ses couleurs, de son activité pendant la nuit et de sa fécondité ».. (Le chat a une portée allant jusqu'à 28 chatons : les 28 jours du mois lunaire) « Remarquons que les sistres bouddhiques ont aussi pour rôle de chasser les mauvais esprits. »³⁶ De même, il mentionne, autour du Mandala de Kūkai, « deux statues de Jiso [= Jizō] tenant la boule de pierre précieuse et le sistre à anneaux (caducée) qui sert à conduire les âmes. »³⁷

Sur la tête rasée et les robes de lin des prêtres isiaques, certains costumes sacrés sont couleurs sombres rehaussés d'ornements brillants, les prêtres sont barbus et ont les cheveux longs. Les prêtres ne portent pas des vêtements de laine, qui ont appartenu à des êtres vivants. La fleur de lin est bleue comme le ciel et surtout en signe de deuil. Cette dernière raison est à retenir, à cause du sens que les bouddhistes de l'Inde donnent à ce même costume qu'ils portent encore maintenant ; de même qu'ils se rasent la tête pour faire pénitence, de même Śākyamuni prit pour vêtement un linceul arraché à un mort.

Plutarque qu'il cite est très imprégné de philosophie dans sa description du culte isiaque : « La robe de lin ne fait pas le prêtre, pas plus que le manteau ne fait le philosophe. Le véritable isiaque est celui qui s'étant fait instruire de ce qui s'enseigne et se pratique au sujet des divinités, soumet les saintes doctrines à l'examen de sa raison et s'étudie à en approfondir la vérité. L'imitation ne suffit pas. Il faut encore la médiation et le libre examen. » Guimet ne pouvait-il appliquer presque tel quel à ses observations concernant les moines bouddhistes ?

De même, à propos d'un vase sacré représentant la mère de Śākyamuni, il note qu'elle n'est autre que la mère de Mercure et de Jésus : « dans le ciel on voit s'avancer Maya, mère du Bouddha (Maya, mère de Mercure, Maria, mère de Jésus). »³⁸

Pour lui le chinois n'est autre que de l'égyptien : des manuscrits de la secte bouddhique Zen-shiou [= Zenshū], [sont] écrits en vieux hiéroglyphes chinois].

Selon les explications qu'il a déjà données plus haut, le Buddha « Ho-shio [= Hōshō, Ratnasambhava] [...] personnifie la seconde vertu de Dainiti, qui est de vivre parfait. Il tient aussi son poing gauche fermé, et sa main droite, les trois doigts levés (comme font les évêques chrétiens), représente les trois manières d'être des Bouddhas. Quelquefois les cinq doigts sont levés et représentent Dai-niti et ses quatre vertus. »³⁹

Les allusions à Platon parcourent ses écrits. Certaines se rapportent à des impressions fugitives : « Encore l'antiquité ! Des jeunes gens sortent d'une école : leurs habits drapés, leurs pieds nus, leurs manches retroussées, leurs cheveux coupés à la

grecque, me rappellent les jeunes Athéniens du temps de Platon : c'est bien ainsi que devaient se grouper les gracieux compagnons de Socrate lorsqu'ils se rendaient sous les grands platanes des bords de l'Ilissus. »⁴⁰

Il note chez Plutarque, grand prêtre du temple d'Isis à Delphes, qu'il y a une « aspiration platonicienne au monothéisme » et une « impuissance à se dégager de la conception des divinités païennes ». Plutarque prend pour égyptien ce que Pythagore a rapporté de l'Inde, et Platon est allé aux bords du Nil.⁴¹ Plutarque veut combattre le fétichisme, les éléments de superstition grossiers, les cultes locaux, pour faire de ces dieux des entités idéales, des principes d'explication du monde par quoi ils peuvent rejoindre les principes philosophiques. C'est une providence qui dirige tout avec l'aide de forces secondaires. Guimet compare ailleurs cette providence supérieure aux dieux mêmes à la causalité bouddhique (*innen* 因緣), comprise comme un Destin. Ainsi allégé et délesté des superstitions locales, l'Olympe égyptien pourra être accepté et vénéré par les philosophes de l'Europe. Mais ils ont subi des transformations, et leur caractère égyptien tend à disparaître :

Sérapis devient Pluton.

Phta devient Héphaistos et Vulcain.

Anubis à tête de chacal est Mercure.

Amon devient Jupiter.

« Osiris et Isis sont sublimés : ils sont la mesure et la régularité.. Tout ce qui dans la nature est beau et parfait, existe par eux. Osiris en donne les principes régénérateurs, Isis les reçoit et les distribue. Le but de ses adorateurs est la connaissance de l'Être premier, l'Être souverain, pure Intelligence qui vit avec et dans la déesse. Isis est devenue la divinité suprême. Horus, c'est le monde né du principe bon et de la matière ; il n'est ni éternel ni exempt d'affection, ni incorruptible. Mais il renaît toujours ; et grâce aux changements d'états, aux révolutions par lesquelles il passe, il est constamment jeune et ne risque jamais d'être anéanti. » Les Européens en ont adopté sa forme d'enfant. Phro-pe-Koti : Harpocrates, dieu de l'éloquence (« langue est fortune, langue est génie »). Les Grecs l'ont transformé : sur son flanc, la tresse devient la corne d'abondance. Guimet prête ici une attention particulière aux tresses sur les flancs de divinités japonaises du bonheur.

III. Le bouddhisme de Guimet.

A/ Synthèses bouddhiques.

Guimet accordait une importance première au bouddhisme. Il semblait, à peu de chose près, le considérer comme un condensé de toutes les religions orientales. Il assimilait en effet le brahmanisme et le jainisme au bouddhisme et, par répercussion, le taoïsme à ce dernier, puisque Laozi était initié aux livres indiens du brahmanisme, selon une légende qu'il rapporte comme un fait historique avéré, à une époque avancée de son itinéraire intellectuel : « Il [Laozi] était bibliothécaire chez le prince de Tcheou, il avait beaucoup lu, et, partant, beaucoup retenu. Il avait dû trouver des traductions de livres brahmaniques et djainiques dont les conceptions, germes du bouddhisme, étaient venues dans son esprit, s'ajouter aux croyances natives ; de là, cette préoccupation d'idées métaphysiques inconnues, jusqu'alors aux philosophes chinois. »⁴²

Il précise que le taoïsme reconnaissait une âme universelle, la métempsychose, la rétribution purement karmique des actes : « En somme son système était simple ; il admettait l'idée brahmanique de l'âme universelle d'où jaillissent, pour les naissances, toutes les âmes et où retournent, après la mort, toutes les âmes : Il admettait encore l'idée bouddhique de la rétribution, en ce monde, des récompenses et des punitions, et cela sans aucune intervention divine, par la force de la cause et de l'effet, dont les résultats, avec la sûreté d'une loi mathématique, physique ou chimique, font que l'acte bon produit le bien, l'acte mauvais, le mal. Mais notre sage pensa que ses contemporains auraient quelque peine à concevoir ces thèses philosophiques et il les expliqua au moyen de développements délayés dans des redites, qu'il fit mystérieuses pour les rendre importantes ; et le livre qui en résulte est bien pénible à lire ».

En somme pour Guimet, le bouddhisme n'embrassait-il pas la totalité des religions orientales, depuis leur origine égyptienne, même si bien entendu il ne recevait pas pour argent comptant la totalité de ces idées qu'un examen des faits ne pouvait qu'effriter peu à peu, au fur et à mesure qu'il en prenait connaissance ?

Guimet a su faire fructifier les schémas de pensée qu'ils mettent en œuvre afin de comprendre et d'expliquer les religions de l'Orient qui se présentaient à lui comme des ensembles composés. Les conceptions qu'il avait forgées au cours de ses études antérieures sur les religions l'ont prédisposé, à notre sens, à adopter parmi les différents schémas de représentation des religions

japonaises qui existent ou qu'on peut se faire, celui fort classique qui est privilégié dans certains milieux bouddhiques, notamment dans les écoles qualifiées d'ésotériques ou de secrètes.

On sait que Guimet a globalement adopté comme principe de classification celui du *Répertoire iconographique des images bouddhiques* [le *Butsuzō zui* 佛像圖彙], de 1690 (Genroku 元禄 3), dont le titre plus complet donné dans la Préface est *Répertoire des représentations de divinités, de Buddha et des esprits (Jinbutsureiwō zui* 神佛靈像圖彙). Cette dernière expression couvre un vaste champ sémantique mais reste insatisfaisante et assez décevante en ce qui concerne les divinités japonaises elles-mêmes au plan classificatoire. L'univers décrit est néanmoins suffisamment diversifié et complet du point de vue quantitatif pour que presque tous les personnages du panthéon japonais puissent y trouver une place. L'ouvrage est en outre complété par un répertoire d'objets symboliques dont la signification est indiquée brièvement mais, pour Guimet, de manière consistante. Des éditions ultérieures (1783, Tenmei 天明 3 ; 1796, Kansei 寛政 8 : celle utilisée par Hoffmann et Guimet ; 1832, Tenpō 天保 3, 1886, Meiji 明治 19) la complèteront par des représentations des personnages bouddhiques des diverses sectes (*Zōho Shoshū Butsuzō zui* 増補諸宗佛像圖彙). Guimet a connu cet ouvrage par l'intermédiaire d'une présentation qui en a été faite par Hoffmann, en appendice à l'encyclopédie sur le Japon de Von Siebold⁴³ (1832), ainsi que cela a été marqué par plusieurs auteurs : Intitulée *Pantheon von Nippon*, elle date de 1851.⁴⁴

C'est l'apparente rationalité de ce répertoire qui a selon toute vraisemblance séduit notre collectionneur. Il offre une schématisation qui n'est pas sans faire penser aux interprétations néoplatoniciennes des cultes isiaques qui, à leur façon, réussissaient ce tour de force de réunir toute la mythologie gréco-égyptienne, réinterprétée de façon philosophique et religieuse par l'idéalisme platonicien, tout en y intégrant également des éléments doctrinaires et iconologiques du judéo-christianisme.

Le panthéon de Guimet se fonde sur un principe unificateur en lequel toutes les entités religieuses, organisées en un ensemble, celui même du monde, se résolvent en un tout cohérent. Il satisfaisait son esprit, empressé de comprendre un phénomène nouveau, en même temps qu'il satisfaisait ses tendances platoniciennes ; de plus, il a relevé quelque affinité entre les phénomènes religieux du culte isiaque européen et les religions japonaises qui intègrent plusieurs éléments fonctionnels divins dans une seule figure. Ce principe d'organisation répondait bien aux exigences scientifiques de Guimet de satisfaire à une certaine rationalité. Il souffrait certes d'un défaut : Guimet, qui n'a fait qu'un bref séjour de trois mois au Japon, et fort peu de temps aussi en Inde et en Chine, n'a presque pas pu faire beaucoup d'observations de ses propres yeux, ou tout du moins n'est-il pas tout d'abord parti de l'observation des faits pour, ensuite, analyser les éléments de la religion japonaise. Dans son panthéon, les dieux japonais sont quasiment inexistantes et considérés comme des satellites des Buddha, alors qu'il fallait les considérer comme étant au même niveau que les personnages bouddhiques et devant être traités sur un pied d'égalité avec eux.

Pour lui, l'équivalent du christianisme en Orient semblait être le bouddhisme. C'est lui qu'il part étudier, même en Inde ou en Chine, d'où il était pratiquement absent et dont il veut ramener des représentants du clergé dans son École orientale qu'il a l'ambition de fonder. Sans doute pensait-il qu'il jouait le rôle de principe explicatif et unificateur permettant d'expliquer, de rendre compte et de situer à la place qui leur revient toutes les autres entités divines, tous les niveaux d'être. Ce faisant, au lieu de partir des croyances réelles des Japonais, Guimet a surimposé et plaqué un univers religieux constitué d'entités dont la plupart restent très abstraites, voire inexistantes pour la population.

Si, comme on l'a remarqué, Guimet se démarque nettement de l'attitude négative de certains de ses contemporains savants à l'égard du bouddhisme, il fait partie de ceux qui éprouvent à l'égard des religions qu'il étudie, une sympathie qui peut aller jusqu'à l'empathie, voire l'osmose. Sans même aller jusque là, il est patent que Guimet considère les Japonais comme une population particulièrement raffinée et avertie au plan intellectuel, d'une très haute élévation d'esprit, et d'un niveau culturel plus qu'enviable. Il en fait l'éloge, d'une manière qui n'est ni feinte ni rhétorique. Son silence relatif sur les religions japonaises - il n'a fort peu écrit à leur sujet - est-il inspiré par la crainte de dire ou d'écrire des choses infondées scientifiquement sur un sujet dont il a pris conscience de la complexité et difficulté ? Est-il la marque d'une prudence scientifique louable ? On serait tenté de penser que ces deux motifs suffiraient à comprendre son attitude. Est-il simplement le signe d'une indifférence au sujet abordé ? Il serait difficile de le croire lorsqu'on regarde l'intérêt constant qu'il a porté sur la matière et l'énergie qu'il a mise à mettre en œuvre toute une organisation pédagogique et politique pour mieux faire connaître les religions de l'Orient.

B/ Le témoignage de Régamey.

Un recours, indirect il est vrai mais assez consistant, se présente à l'observateur pour éclairer les positions de Guimet : Voir

ce que disent ses proches, comme Régamey, Millioud ou de Milloué⁴⁵, du Japon et de ses religions. On peut s'attendre à ce que, s'agissant de Régamey en particulier, les deux hommes ayant parcouru le même chemin et s'étant bien entendus, leurs opinions étaient proches parentes. Mieux, il est difficilement imaginable que leurs opinions diffèrent sur des points importants puisqu'ils ont communiqué leur vie durant et que, selon toute probabilité, Régamey a puisé ses informations et ses opinions chez Guimet. La même chose peut être dite plus encore de de Milloué, puisque ce dernier a travaillé directement sous les directives de Guimet.

Quelques citations de Régamey sont propres à éclairer les orientations de la pensée et des conceptions de Guimet. L'estime de Régamey est patente à l'égard des Japonais. S'ils sont religieux, comme il est affirmé partout, ils « ne sont nullement superstitieux », ce qui concorde avec leur sens civique, leur bonne connaissance des règles de la vie en société. Le Japon est un modèle de civilisation, terme incompatible avec la technique et sa production industrielle qui étaient inconnus de ce pays au moment où Guimet s'y était rendu, non seulement en raison de la civilité et de la morale de ses habitants, mais également et surtout par leur respect de la nature des autres : « Si par civilisation nous entendions seulement un peuple honnête et moral, cultivant les arts et les sciences, vivant heureux et tranquille de son commerce et de son agriculture, jouissant de lois équitables, protégeant le faible contre le fort, un peuple enfin traitant avec affection et bonté les femmes et les enfants - alors il faut reconnaître que le Japon était tout ce qu'il y a de plus civilisé, car il avait tout cela et beaucoup plus encore. ».

Les deux voyageurs, qui semblaient avoir une conception évhémériste de la religion, considéraient le shintō comme la religion la plus ancienne de l'archipel et le décrivent comme étant aux antipodes de l'idolâtrie. Son culte s'organise autour de la vénération des *kamis*, qui sont des héros ou des ancêtres déifiés, et d'emblèmes conservés dans des sites sacrés et donc fermés - les trois *regalia* impériaux, l'Épée, la Boule de cristal (la gemme incurvée, *magatama* 勾玉) et le Gohei 御幣 (en lieu et place du miroir ?), figurant respectivement la gloire, la pureté et la joie -, mais aussi de celle des forces de la nature représentées par des génies bienfaisants ou malfaisants. Cet ensemble que forme le shintō « est une résultante et n'a rien de la cause déterminante ».⁴⁶ La divinité suprême est un « pur esprit immatériel, unique, incréé, éternel, invisible et créateur » : Ame no Minakanushi no kami 天御中主神. Régamey souffle à demi-mot ce que Guimet n'a jamais déclaré de manière explicite. La première question de Guimet est celle interrogeant sur la création : aucun interlocuteur n'y répond de façon claire et explicite pour lui. Ici, la remarque de Régamey indique que le voyageur avait tiré la conclusion que les religions japonaises admettaient un créateur unique, enrichi d'épithètes laudatives, en la personne du dieu shintō Ame no Minakanushi. Régamey donne des pratiques l'image qu'il en a eue lors de leur passage à Ise : le *kagura* 神樂, la danse sacrée qui convie les divinités sur terre en un divertissement sacré. Mais Régamey, dans *Japon*, donne du *kagura* une image qui l'associe à la morale confucianiste : « Dans la pratique, il s'en tient aux principes de la morale de Confucius, qui donne lieu à des sermons accompagnés d'offrandes, de chants et de danses, exécutés au son des instruments par les prêtres et par des jeunes filles en longue robe rouge et blanche, coiffées d'un casque en cuivre doré chargé de fleurs. »⁴⁷ Ce culte des *kamis* est agrémenté de celui des ancêtres divinisés dans l'enceinte même des habitations familiales.

Le bouddhisme que décrit Régamey est la religion majoritaire. Des dialogues de Guimet, il en a retenu que le monde est sans créateur ; il entend par là qu'il est auto-suffisant, puisqu'il forme un cycle perpétuel de développement et de retours au chaos durant des périodes immenses, sans commencement ni fin.

La puissance temporelle du bouddhisme est marquée par la militarisation de ses membres qui sont allés jusqu'à mettre en danger les pouvoirs publics, plus même qu'à l'époque des Guise en France. C'est d'ailleurs cette puissance au sein même d'une religion qui explique la crainte qu'ont inspirée les missionnaires jésuites et la répression dont ils ont été victimes.

Régamey note la tendance à des formes de religion associant le bouddhisme et le shintō non par simple complaisance envers les gouvernants mais par choix volontaire et les tendances inhérentes des Japonais à la tolérance : « Après une lutte d'influence qui a duré des siècles entre le Shintō et le Bouddhisme, l'apaisement s'est fait ; on peut même dire qu'une sorte de fusion s'est établie entre les deux cultes. » Il donne en exemple de cette acclimatation de l'autre à plusieurs reprises : « leur esprit de tolérance [...se] caractérise on ne peut mieux [par] le fait suivant : une grande dame anglaise s'étant adressée aux prêtres d'un des grands temples de *Tokio* pour obtenir d'y célébrer le service religieux anglican, a vu sa requête bien accueillie et depuis des prières chrétiennes y sont dites tous les samedis. » ; cela explique que les Japonais sont rétifs à toute conversion dans une religion exclusiviste, comme était perçu le christianisme. Douceur, civilité, amabilité dans des rapports humains fondés sur les valeurs de la vie dans sa variété, cohabitation de familles de pensées différentes, esprit d'adaptation, renoncement aux positions tranchées, voilà ce qui dénote un esprit empreint de politesse se refusant à des considérations ou à des principes abstraits sans prise sur les circonstances et les situations concrètes de fait. Les épouvantails *post mortem* des chrétiens les laissent indifférents et pour tout

dire ils n'ont aucune prise sur eux, discrédités qu'ils sont par leur abstraction : « Exempts de fanatisme, les Japonais, dont l'art et la philosophie s'alimentent aux sources pures de la vie, mettent en pratique une tolérance souriante, une politesse inlassable. Réfractaires aux spéculations religieuses qui fondent leur autorité sur l'effroi de la mort et des peines éternelles, ils n'offrent aucune prise aux sollicitations des convertisseurs. « *Ce sont de mauvais payens* », disent nos missionnaires. ». Le syncrétisme des idées est une constante du Japon qui atteint jusqu'à leur constitution et à leur régime parlementaire qui est résumé dans la formule : « Nous tirerons toute la quintessence des idées du monde entier pour accroître la prospérité de l'Empire. » Le gouvernement japonais se préoccupe plus d'efficacité dans le système religieux qu'il veut instaurer sur son territoire en laissant la place, dans un esprit de tolérance toujours, à des établissements éducatifs étrangers de toutes confessions, indifférent qu'il est à l'allégeance religieuse : « D'ailleurs l'État se désintéresse complètement des choses religieuses ; il professe une morale qui ne s'inspire pas plus de la doctrine de Confucius que des préceptes bouddhiques ; le seul livre sacré du Japon est son histoire nationale, et les leçons qu'on en tire sont soumises à un contrôle sévère que souligne ce passage extrait d'un rapport officiel récent, traitant des leçons de morale civique données à l'école. »

Régeamey définit certains personnages du panthéon bouddhique en termes qui rappellent ceux de Guimet : « Kwanon, Déesse de la Pitié (d'après une estampe japonais). Six représentations du dieu Jizō, protecteur des enfants, patron de voyageurs, avec des attributs différents. » Dans *Japon*, il complète le tableau avec les grands Buddha primordiaux. Il situe le Buddha historique Śākyamuni comme figure centrale de la vénération, fait d'autres Buddha comme Amida et Dainichi des expressions sublimées de la divinité ; puis s'organisent autour de ces personnages d'une manière hiérarchisée, d'autres Buddha, des bodhisattva, des Arhants, des « Esprits » (Djins), c'est-à-dire selon toute vraisemblance, les Rois de Science, les dieux célestes indiens (*ten* 天, *deva*), les Démons (Tengu), d'autres démons, ainsi que les kamis japonais : « Çakya-Mouni [Śākyamuni] est vénéré. Amida et Dai-Nitchi-Mourai [Dainichi nyorai] sont représentés comme la plus haute expression de la divinité avec tout un cortège de Bouddhas, de Bodhisattvas et de Rakans, de Djins, « esprits », de Tenidevas [Ten, deva], ou dieux célestes, de Tengous, dieux des monts et des bois à têtes d'oiseaux ou à nez démesurés, d'un très grand nombre de démons, et aussi de kamis empruntés au Shintoïsme.»⁴⁸

On a vu que les descriptions des religions du Japon donnent comme une constante un nombre de sectes bouddhiques se montant à trois, avec l'adjonction d'une ou plusieurs autres sectes : le Zen, le Jōdo shinshū, le Lotus (Nichiren). On y adjoint le Jōdo, le Tendai, le Shingon avec ses épigones que sont le Shūgendō et ses Yamabushi, ainsi que le culte des divinités du Ciel et de la Terre, du Soleil et de la Lune.

Ce découpage remonte à la Controverse de Yamaguchi⁴⁹ ainsi qu'aux lettres de François Xavier.⁵⁰ Il est repris par Crasset⁵¹, Kircher, Charlevoix. À l'époque moderne, le missionnaire français Louis Furet le reproduit presque tel quel : Zenshū, Jōdoshū, Hokkeshū, Ikkōshū. Le jésuite Luis Frois considère pour sa part que les Japonais demandent aux Kamis [kamis] les biens temporels et aux Fotoques [Buddha] le salut de leur âme ».⁵² On peut considérer que presque tous les auteurs traitant du Japon reproduisaient ce schéma et que Guimet n'était qu'un chaînon de cette chaîne. Cependant il y introduit des variations qui méritent d'être retenues et s'est mis en tête de donner un descriptif complet des sectes bouddhiques japonaises, à côté du shintō qu'il semblait considérer à part.

Concernant les sectes ou écoles bouddhiques, dont le nombre pourrait se monter à quinze, Régamey suit selon toute vraisemblance les idées et le découpage de Guimet : « [Le bouddhisme] se divise en plusieurs sectes ; Singon et Sinsiou sont les plus florissantes. Viennent ensuite Tendai, Hokkē-siou [Hokkeshū], Djo-do [Jōdo], Nitchi-ren [Nichiren], Hosso [Hossō], etc. » Ce sont à peu de chose près les sectes dont Guimet a interrogé les représentants au cours de son séjour, à l'exception du Hossō qui n'a pas été visité : cette secte qui a son siège à Nara, au Kōfukuji, où il ne s'est pas rendu, semble devoir sa présence ici au Kiyomizudera de Kyōto, temple populaire sans prétention doctrinale, que Guimet est allé voir et qui est représenté en peinture par Régamey. Le Zen est curieusement absent du tableau dans ce descriptif : Guimet n'a d'ailleurs trouvé qu'un seul représentant du Rinzaï, et n'est pas allé voir de religieux du Sōtō : cela indiquerait-il sa désaffection relative à l'endroit du Zen ? Le Hokkeshū, qui peut désigner soit le Tendai soit Nichiren, semble ici une entité en trop. Il est vrai que dans *Japon*, Régamey assure que l'on ne peut que difficilement dénombrer ces sectes et les distinguer les unes des autres, d'autant que certaines se sont fondues entre elles : « Nombreuses sont les sectes ; il est difficile de distinguer les particularités qui les différencient et même d'en fixer le nombre. Il en est qui se sont fondues entre elles ou ralliées à d'autres sectes, telles : Shougen [Shugendō], Kégon [Kegon], Ritsou [Ritsu]. D'autres n'ont eu qu'une existence éphémère. »⁵³. Dans ce descriptif, il est des sectes principales qui en abritent d'autres qui ne sont que secondaires ou qui se sont fondues aux premières. C'est ce qu'admet l'*Épitomé des huit écoles* (*Hasshū kōyō* 八宗

綱要) de Gyōnen 凝然 (1240-1321) dont Guimet et Régamey avaient pris connaissance alors.

La place première qui est accordée au Shingon est plutôt étrange puisqu'elle ne correspond pas à la réalité des chiffres. Mais Régamey accorde aux représentants de la secte un « savoir [qui] fait autorité ». ⁵⁴ Il la décrit pourtant en termes assez peu flatteurs, comme une sorte d'école de sorcellerie, qui font songer aux vieux descriptifs de Kircher, qui mêlait la secte de Kōbō daishi, le Shugendō et les Mystères égyptiens : « Singon [Shingon] (vraie parole), pénétrée de mysticisme ; a recours à des signes cabalistiques faits avec les doigts, constituant des formules magiques et une prière muette. Fondée au IXe siècle, par Koo-boō-Daishi [Kōbō daishi], grand faiseur de miracles qu'il obtenait en prononçant ou en mimant avec les doigts certains mots magiques du sanscrit, conformément aux pratiques de la sorcellerie bouddhique. ».

Par ordre d'importance, on devrait avoir : Jōdo shinshū couplé avec Jōdoshū, Zen et Nichiren, les autres sectes n'étant qu'assez peu représentées. Régamey suit à l'évidence Guimet : le Shingon est pour celui-ci la première des écoles en importance, pour des motifs que l'on peut deviner : l'inclusion quasiment totale de toutes les autres écoles et de tous les personnages du panthéon en elle, suffisait à la privilégier.

Régamey poursuit son descriptif de manière plus minutieuse qu'ailleurs dans son Japon. Il situe le Jōdo shinshū en second en importance et déclare qu'elle est la seule secte qui autorise le mariage et la consommation de la viande : « Après Singon, Sinsiou [Shinshū] est la secte la plus florissante de nos jours. Elle préconise l'incessante invocation du nom sacré d'Amida et est la seule qui autorise le mariage de ses prêtres et la nourriture animale. » ⁵⁵ Puis viennent deux sectes de Nara, objets d'un descriptif dans l'*Épitomé des huit écoles*, l'école des Trois Traités, le Sanron, « la première en date, [qui] admet un terme moyen qui n'est ni l'être, ni le néant. » On remarque cette opposition entre être et néant, qui était de mise dans les présentations du bouddhisme de l'époque. Le Hossō, très en baisse aujourd'hui, « affirme que “rien n'est réel que le mental, tout le reste est illusion”. » Le Tendai est assimilé à une forme de l'amidisme dans laquelle on récite oralement le nom du Buddha Amida, tout comme la secte qui préconise la Commémoration du Buddha Amida de façon fusionnelle, le Yūzū nenbutsu : « Tendai et Youzou [Yūzū] recommandent l'incessante invocation et la récitation du nom sacré d'Amida. » Puis, aux écoles Jōdo shinshū, Tendai et Yūzū nenbutsu, qui défendent des formes d'invocation orale d'Amida, la secte de la Terre Pure (Jōdo) préconiserait une « contemplation de Bouddha », c'est-à-dire une manière intériorisée et non vocale d'invocation d'Amida. Le Zen, pour être défini, n'a droit qu'aux deux seuls mots : « la méditation abstraite ». Il est qualifié, en contraste avec la contemplation sur un objet spécifique, un Buddha (en l'occurrence Amida dans le Jōdo), par une évacuation mentale radicale, qui inspire à Régamey le qualificatif d'« abstrait ». Avait-il en tête les jardins des temples de Kyōto, comme le Ryōanji ? Il reconnaît, chose étonnante, à la secte Nichiren le même caractère de « méditation abstraite », et le qualificatif de Hokkeshū, secte du *Sūtra du Lotus*. ⁵⁶ Le descriptif de Régamey ajoute des sectes infimes en importance, comme le Sanron et le Hossō ; il passe sous silence Jōjitsu et Kusha qui s'étaient intégrées dans ces dernières. Il considère que le Kegon, l'Ornementation fleurie, et Ritsu, l'école Disciplinaire, toutes deux de Nara, se sont fondues à d'autres, en particulier au Shingon, aussi bien au Tōdaiji qu'au Saidaiji : peut-être entend-t-il que le Kegon a été assimilé au Shingon ; le Ritsu n'a jamais eu d'existence indépendante si bien qu'on ne peut pas même parler de « fusion » à son propos ; le Shugendō quant à lui a toujours été décrit depuis l'époque des jésuites à la suite du Shingon, comme l'un de ses épigones les moins louables, et Régamey semble entériner cette vue des choses. ⁵⁷ On peut constater que le Shingon se voit grossi par l'apport d'écoles de Nara et des pratiques d'anachorètes dans les montagnes qui, estimables ou non, n'en viennent pas moins colporter avec elles tout un ensemble de divinités qui entrent dans le panthéon bouddhique. Si telle était à peu de chose près la vision que Guimet, à travers les détails que donne a posteriori Régamey, avait des religions japonaises, on comprend qu'il se soit attaché au Shingon qui les incluait toutes dans leur globalité.

C/ Le témoignage de Léon de Milloué.

Un autre proche de Guimet est Léon de Milloué (1842-?). Il a écrit un livre, *Le Bouddhisme* (1907). Le préfacier de ce livre, l'indianiste Paul Regnaud (1838-1910), tenant d'une théorie évolutionniste en linguistique comparée, note l'importance de la connaissance des religions considérées comme l'un des principaux facteurs de la civilisation universelle et des nécessaires découpages que nécessite cette discipline nouvelle qu'est la science des religions, reconnue en France dans les années 1880. Les analogies que le bouddhisme revêt sur le plan de la morale et de la discipline avec le christianisme, comme en d'autres points qui touchent à l'universalité d'un message salutaire, suffisent à étayer l'espoir de trouver des fondements communs aux deux plus grandes religions du monde. Il note aussi l'effet de mode qu'exerce cette religion sur les esprits désuivés des dilettantes parisiens

- il exerçait à Lyon -, l'aspect mystique et pessimiste du bouddhisme qui, en préconisant l'inaction et le néant, va à l'encontre de l'esprit scientifique qui, lui, lutte contre le mal, et de l'esprit philosophique et positif qui perce le secret de l'univers : il ne reconnaît de valeur qu'à « la raison appuyée sur la science » et loue de ce point de vue le travail de de Milloué ainsi, indirectement, que celui de Guimet.⁵⁸ On peut supposer que, si Guimet ne partageait pas les vues nihilistes de Regnaud concernant le bouddhisme, du moins était-il assez sceptique et distant à l'égard de tout système religieux établi ainsi que de toute mode hâtive comme de tout courant sectaire, et s'accordait-il au point de vue rationaliste et scientifique de Regnaud dans son ensemble. Il ne pouvait qu'embrasser les vues de de Milloué qui constatait assister sous ses yeux à « la création de la science de l'histoire comparée des religions »⁵⁹, ainsi que l'importance du bouddhisme : « Or, parmi toutes les religions passées et actuelles, celle qui a le plus d'affinité avec nos sentiments, qui possède la morale la plus pure et les idées les plus élevées, c'est incontestablement le Bouddhisme. Si l'on ajoute à cela sa tolérance éclectique et son caractère d'universalisme absolument étonnants pour l'époque où il a été fondé, on comprendra l'intérêt sympathique qu'il excite, au moins au point de vue scientifique et philosophique. »⁶⁰ L'intérêt de comparer, en évitant les rapprochements prématurés, ces deux religions que sont le Bouddhisme et le Christianisme, constitue un motif majeur de l'étude scientifique des religions.⁶¹ De cette religion - le Bouddhisme n'est de fait devenu religion qu'après la mort de son fondateur - qui ne se veut pas réforme sociale ou politique et prêche l'égalité, la fraternité, l'amour du prochain, et la charité universelle, on ne voit aucun trait de révélation, de divinisation, mais un appel à l'étude, à la méditation, à l'intelligence et à la réflexion, qui en font une doctrine de salut purement philosophique : son but, comme toute les philosophies, est « d'expliquer, de la manière la plus satisfaisante possible, les origines du monde et de l'homme et les troublants problèmes de l'infini, et de conduire ses adeptes au bien et au bonheur - absolu ou relatif - en leur apprenant, non pas à se fier à l'assistance d'un dieu, mais à purifier leur cœur, à dompter leurs passions et à se délivrer des causes les plus fréquentes du malheur, les préoccupations et les séductions du monde. »⁶² Les vues de de Milloué - et partant de Guimet, peut-on supposer pour une grande part - concernant le bouddhisme japonais sont orientées vers un rationalisme, en tout état de cause en opposition avec les pratiques magiques et les superstitions irrationnelles qui dominaient selon lui en Chine - c'était l'opinion de Guimet exprimée dans son rapport au Ministère -. Il n'est pas jusqu'au Buddha Amida qui, loin d'être envisagé dans la dimension d'un culte populaire, est réduit au culte d'un Buddha en méditation, Dhyāni-Buddha. Les pratiques superstitieuses de sorcellerie et de magie « qui déshonorent le Bouddhisme Chinois sont fort rares au Japon », assure-t-il sans hésitation, ajoutant pour donner du poids à son argumentation que les religieux japonais ont une tendance marquée à l'étude, à l'approfondissement des textes qu'ils commentent à loisir, jusqu'à l'argutie. La « tendance à la controverse et à la spéculation métaphysique de l'esprit japonais » est à l'origine de la multiplication des sectes venues de la Chine, à l'exception de celle, appelée Ryōbu, qui associe dieux japonais et personnages bouddhiques, en faisant des divinités des avatars des Buddha et bodhisattva « sorte de religion mixte de Bouddhisme et de Shintō ».⁶³ Le caractère remarqué comme singulier et japonais de ce courant Ryōbu explique certainement pourquoi Guimet a voulu conclure les questions de ses dialogues par une interrogation sur les liens unissant dieux et personnages bouddhiques. De Milloué dresse la listes des écoles (qu'il qualifie de sectes) les plus importantes : le Zen, associé au Buddha Śākamuni et au bodhisattva Kannon ; le Shingon mystique de Kūkai où, pour atteindre à la dignité de Buddha en cette vie sans transformation physique, l'on pratique les formules incantatoires (*mantra*) et les « signes cabalistiques des doigts » (*mudrā*) en attribuant une valeur mystique et magique aux lettres de l'alphabet sanskrit, et adore les mille soixante et un Bouddhas des trois mondes, dont l'Ādi-Buddha Dainichi ou Roshana (Vairocana), le Buddha du futur Maitreya, le bodhisattva Kannon, le dieu Fudō myōō qui serait une réplique de Varuṇa ; le Tendai qui révère Kannon aux trente-trois formes salvatrices et Benten, « déesse de la mer, de la science et de la parole, la Sarasvatī brâmannique » ; la Hokkeshū de Nichiren qui révère la Trinité bouddhique (les Trois Joyaux du Buddha, du Dharma et du Saṅghā) ; le Jōdo, où l'adepte adore Amida dans son paradis et invoque son nom pour obtenir le salut, tout en révéant Kannon, Seishi « qui paraît être une personnification de la piété ou de la prière », et Jizō, prêtre humain charitable qui a vécu six fois dans les mondes, sauve les morts et tire de l'enfer - considéré comme éternel dans cette secte seule - les âmes des enfants ; le Shinshū de Shinran qui voue un culte à Amida en tant que Buddha « éternel, omnipotent, omniprésent, omniscient, et dont Kannon et Śākyamuni sont des émanations », et préconise d'accomplir le bien sans s'imposer les abstinences des autres écoles, en célibat et non-consommation de la viande.

L'éloge qui, dans ce livre, est fait du clergé, des temples, de l'organisation, de la splendeur des cérémonies, de la beauté de l'art bouddhique où « Tout semble calculé pour rendre la religion aimable et séduire l'esprit par le plaisir des yeux », reflète à l'évidence l'expérience de Guimet. Les particularités attribuées aux « sectes » sont trop limitatives : les divinités Kannon, Jizō, Benten ou Fudō ne sont l'apanage d'aucune secte ; en revanche la répartition sectaire qu'en fait de Milloué reflète selon toute

vraisemblance les enquêtes mêmes de Guimet. Celui-ci ne s'est-il pas enquis en détail de Benten dans des temples principalement Tendai, aussi bien à Nikkō, qu'à Tōkyō ou Kamakura, qu'à Nagoya ou à Kyōto ? Les chiffres donnés mettent en relief l'importance du bouddhisme : pour une population de 33 ou 34 millions d'habitants, on compte 20 millions de fidèles bouddhistes, contre 13 millions de shintoïstes. De Milloué conclut son exposé en relevant les défauts et les qualités du bouddhisme une fois qu'il a eu traversé tout l'Extrême-Orient : abaissement du niveau intellectuel pour se rapprocher de la masse de fidèles, amour du gain, du pouvoir et de la gloire, comme en toute religion ; le manque de clarté de sa définition du Nirvāna, de la nature de l'âme, de sa doctrine du Vide et du Non-moi, reflètent un pessimisme, un caractère asocial et un désintéret pour ce monde au profit du seul au-delà, sont ses défauts principaux qui le rendent coupable du crime de « lèse humanité » ; développement des vertus d'humanité, de l'amour du prochain, de la fraternité, de l'égalité et de charité, en regard du brāhmanisme dont il est issu. Sa définition du péché comme étant l'accomplissement d'un mal, d'une mauvaise action, et non pas la transgression des volontés ou des injonctions d'un dieu, le principe de responsabilité intégrale de l'acte, du libre arbitre, de la liberté de conscience et de la tolérance, sont ces principales qualités⁶⁴. Ne voit-on pas ici de Milloué définir le bouddhisme d'après les questions et les réponses de Guimet et des religieux japonais ? Ne devine-t-on pas le profit qu'entrevoit de Milloué, et donc Guimet, d'une doctrine bouddhique approchée sous son angle rationaliste pour l'Occident et l'Europe intellectuels, pour peu qu'on fasse abstraction de ses présupposés irrationnels ou « vagues ». Guimet se tient à l'écart tant de ceux qui condamnent le bouddhisme au nom d'une philosophie occidentale estimée supérieure sous l'une ou l'autre de ses formes, comme Jules Barthélemy-Saint-Hilaire (1805-1895), que de ceux qui cherchent à intégrer le bouddhisme avec d'autres courants dans un éclectisme composite, comme l'a fait la Société Théosophique. Il semble avoir simplement recherché les éléments d'une philosophie d'inspiration purement rationaliste.

D/ Le bouddhisme de Guimet.

Une « Préface » de Guimet à la version française d'un roman d'amour, intitulé *Okoma* お駒 (1814), de l'écrivain japonais Takizawa Bakin 瀧澤馬琴 (1767-1848), illustré par Régamey, peut contribuer à donner une idée assez exacte de ses conceptions concernant le bouddhisme en 1882, peu après son voyage en Extrême-Orient et ses dialogues avec les religieux au Japon. Guimet considère en effet que cette œuvre comporte des éléments de surnaturel et est une manière de roman bouddhique.⁶⁵ Quoique courte et destinée à présenter une œuvre littéraire, elle est éloquent et révélatrice. Il remarque tout d'abord que les Japonais ont dépassé dans leur art la Chine, par la maîtrise et la mise en relief de la simplicité, la clarté, l'harmonie, l'esprit et l'émotion, contrastant avec l'abus des détails et la recherche des complications des Chinois, qui ont été initialement leurs maîtres. Il note ensuite que, si Bakin avait continué de s'intéresser aux sciences naturelles, celui-ci aurait écrit des « romans chimiques » et se serait penché sur la « véritable transmigration de la matière dirigée par une force immuable », que représentent les combinaisons des atomes entre eux comme autant de situations dramatiques reconnues en laboratoire.⁶⁶ Le roman comporte des éléments bouddhiques en expliquant la situation présente de personnages par un *karman* passé. Guimet ne s'y trompe pas, même s'il n'était à son époque guère en mesure de faire une distinction pertinente entre littérature bouddhique et influence culturelle du bouddhisme dans la littérature. Pour lui, Bakin est un philosophe libre penseur qui écrit un roman philosophique et qui, à cette fin, fait appel à des doctrines philosophiques à valeur universelle. Les principes bouddhiques exposés sont donc pour lui des principes philosophiques bien plutôt que des doctrines définissant un credo religieux proprement dit.

Guimet y décrit les religions de l'Extrême-Orient comme spiritualistes car elles admettent des esprits, des âmes et l'immortalité de l'âme. Mais, homme de son époque, il y voit également un athéisme puisqu'elles ignorent un « Dieu créateur » et un « Dieu directeur ». Le monde de la nature y est soumis à des lois « pleines de prévoyance et de justice » qui, malgré une apparente iniquité, ne manquent jamais d'incarner et de concrétiser une justice distributive équilibrée et équitable : « Donc, tout est bien, tout suit l'impulsion forcée donnée par l'*Inga*, chaque faute est punie, chaque vertu récompensée ; et ce qui semble de l'injustice n'est que l'effet d'une équité implacable. »⁶⁷ Si tout recteur personnel est absent de cet univers, ces lois n'en sont pas moins régies par un principe de causalité (*inga* 因果, *innen* 因縁) selon lequel tout élément est un effet qui est le produit d'une cause qui, elle-même, est le résultat d'une cause. Le monde de la nature se laisse ramener à un principe d'explication, immanent en apparence du moins, fondé sur des cycles causaux (*rinne no hō* 輪廻の法) dont chaque point peut devenir à son tour le centre d'une circonférence qui définit un cycle causal, cycle qui est régulé par un déterminisme strict. Dans chaque cycle, le centre est considéré comme une cause (*in* 因) et la circonférence comme des effets (*en* 縁). Si l'on fait abstraction d'un certain flottement dans la terminologie utilisée par Guimet - ailleurs il traduit correctement *en* par conditions en non par effet - ainsi que dans ses

interprétations, on peut à tout le moins considérer que sa vision de l'univers bouddhique, qu'il semble identifier dans la pratique avec les « idées fondamentales des religions de l'Extrême-Orient », est tout à fait pertinente, conséquente et rigoureuse : là où tout Dieu principe de l'univers a disparu, et dans le vide laissé par son trône vacant, les lois de la nature dans leur strict déterminisme siègent de façon royale. Guimet comme ses contemporains, en mal de valeurs dans un monde où gagnait le scepticisme, n'ont-ils pas espéré voir dans cette doctrine une manière de rationalisme radical permettant d'éviter qu'un athéisme laissé à lui-même sombre dans un pessimisme ou un nihilisme ? Une juste rétribution des actes garantie par un ordre purement naturel et fondée sur la responsabilité dans l'action humaine,⁶⁸ n'était-elle pas le propre d'un rationalisme revêtu à toute mythologie superstitieuse, et donnant l'espérance d'édifier un monde meilleur par ses propres forces, et non par un quelconque principe arbitraire ? Il semble bien que, non seulement Guimet entrevoyait dans le bouddhisme une doctrine à caractère rationaliste répondant aux attentes de son époque, en particulier en France, mais encore qu'il se targuait de l'analyser de manière strictement scientifique avec une objectivité qui se démarquait nettement des jugements partiels et tranchés de ses contemporains. Certains de ceux-ci étaient imbus d'idées soit catholiques ou soi-disant telles, soit philosophiques inspirées du platonisme comme Barthélémy Saint-Hilaire, ou encore de néo-spiritualismes comme le fusionnisme ou le cogitantisme, à caractère sectaire plus ou moins accentué.

IV. Conclusion.

Il semble que la démarche de Guimet, qui se réclamait de la science, excluait toutes ces prises de positions marquées et que lui-même cherchait à édifier un chantier scientifique de type nouveau en faisant usage des connaissances les plus récentes qui s'offraient à sa curiosité et à sa démarche insatiables. De fait, si Guimet est resté discret sur une confession religieuse qu'il aurait épousée, n'est-ce pas parce qu'il inscrivait ses préoccupations intellectuelles dans le cadre d'une sorte de conformisme sécurisant, proche de l'indifférence à l'égard des positions religieuses qui avaient laissé dans l'Europe le souvenir de champs de bataille exsangues, incitant le meilleur esprit des Montaigne, des Descartes ou des Voltaire à se tenir à l'écart de tout credo inconditionnel ? Dans sa démarche, faite de prudence et de rigueur, il pouvait ainsi déployer sa réflexion d'autant plus librement qu'elle n'avait aucune attache sectaire ou d'école. Ces dialogues, qui n'offrent plus les caractéristiques des controverses entre chrétiens et bouddhistes ou confucianistes qui s'étaient développées au cours des XVI^e et XVIII^e siècles au Japon, ne reflètent-ils pas à la fois cette curiosité d'esprit, cette soif de combler le risque de vide mental de l'Europe, et de la France en particulier, engendré par le scepticisme général à l'endroit des choses de la religion, des modèles de société et des valeurs humaines, ainsi que la recherche d'une morale laïque dans une religion sans Dieu comme le bouddhisme en offrait, pensait-on, un bel exemple vivant ?

Le projet d'acquisition de Guimet recouvre en bonne partie celui du descriptif du panthéon bouddhique de Hoffmann et du *Butsuzō zui*. Il s'agit d'un ensemble fortement structuré, comportant des personnages bouddhiques, et doublé de quantités de figures syncrétiques à la fois bouddhiques et locales (non nécessairement shintō), des personnages propres à certaines sectes uniquement, et enfin des objets symboliques. Guimet croyait-il retrouver au Japon les mêmes interférences et croisements entre croyances et les mêmes phénomènes de symbolisation abstraite dans des objets ou des signes, qu'ailleurs dans le monde, en particulier dans les cultes isiaques ? Ne se croyait-il pas en terrain connu et ne pensait-il pas être en mesure de déployer les mêmes méthodes de recherche que celles qu'il avait mises en œuvre pour l'Égypte ?

Bibliographie.

- Annales du Musée Guimet*, 1880, tome I ; *Montai ryakki : Fu Kyōgi ryakutō*, Tōkyō et Kyōto 1877.
- Anquetil, Jacques : *Anquetil-Duperron, Premier orientaliste français*, Presses de la Renaissance, Paris, 2005.
- Anquetil Duperron, Abraham Hyacinthe. *Voyage en Inde*. Présentation par Jean Deloche, Manonmani Filliozat, Pierre-Sylvain Filliozat. École Française d'Extrême-Orient, Maisonneuve & Larose, Paris, 1997.
- Aubaud, Camille : « Anamorphoses d'Isis dans l'oeuvre de Nerval », Texte de la communication au Groupe Hugo du 21 octobre 1989 (inédit).
- Bertrand (L'Abbé) : *Dictionnaire Universel, historique et comparatiste de toutes les Religions du Monde*. 4 vol. in-4. Paris 1848. Cote de la bibliothèque du musée Guimet : ARCH T.II. Cote 3385-3386, 2t.38 II.
- Boutroux, Émile : *Science et Religion dans la philosophie contemporaine*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, Paris, Ernest Flammarion, Éditeur, 1916, 400 pages.
- Breen, John & Teeuwen, Mark : *Shinto in History: Ways of the kami*, University of Hawaii Press, Honolulu, 2000, 384 pages.
- Idem* : « The History of a Shrine : Hie », *A New History of Shinto*, Wiley-Blackwell, New York 2010.
- Buttin, Odile : *Construction d'un grand musée de province au XIX^e siècle, le Musée Guimet de Lyon 1879-1888*, École du Louvre, monographie,

1991-1992, 22 pages, 12 planches, illustrations.

Chappuis, Fr. et Macouin, Francis (sous la direction de) : *D'Outremer et d'Orient mystique, les itinéraires d'Emile Guimet*, Editions Findakly, Paris, 2001.

Congrès International des Orientalistes, Premier Congrès des études japonaises, 1^{re} session, 1873, à Paris, de 1873. Nous avons consulté l'exemplaire conservé au Shidō bunko, à l'université Keiō, Tōkyō.

Darmesteter, James : *Essais orientaux. L'orientalisme en France. Le Dieu suprême des Aryens...* In 8° Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, A. Lévy, éditeur, 1883, 279 pages. Cote de la bibliothèque du musée Guimet : 12-VI 5983.

De Milloué, Léon : « Notice sur le musée religieux fondé à Lyon par Émile Guimet », Revue de l'histoire des religions, t. I et II, 1880.

Idem : *Le Bouddhisme dans le Monde, Origine - Dogmes - Histoire*, par L. de Milloué, Conservateur du musée Guimet, avec une Préface par M. Paul Regnaud, Professeur de sanscrit à la Faculté des Lettres de Lyon, Paris, Ernest Leroux, Éditeur, 1893; réédité avec des additions et des corrections sous le titre *Bouddhisme*, Ernest Leroux Éditeur, Paris, en 1907, X + 258 pages.

De Rosny, Léon : *Le Positivisme spiritualiste. De la méthode consciencielle et de son application en ethnographie*, 1879.

Idem : *La Méthode consciencielle, essai de philosophie exactiviste*, 1887.

Exposition Universelle, Galeries historiques n° Trocadéro. Religions de l'Extrême-Orient : Notice Explicative sur les objets exposés par M. Émile Guimet et sur les peintures et dessins faits par M. Félix Régamey, Paris, Ernest Leroux, Editeur, 1878.

Frank, Bernard : *L'Intérêt pour les religions japonaises dans la France du XIXe siècle et les collections d'Émile Guimet*, Paris : PUF, 1986.

Idem : *Le panthéon bouddhique au Japon : Collection d'Emile Guimet*, Musée National des Arts Asiatiques Guimet, Réunion des musées nationaux, Paris, 1991, 335 pages, 272 illustrations.

Idem : « L'image du bodhisattva Seishi du Kondō du Hōryūji retrouvée au musée Guimet n° Le dossier documentaire », Arts asiatiques, XLVII, 1992.

Fujishima, Ryauon [Ryōon] : *Le bouddhisme japonais, doctrine et histoire des douze grandes sectes bouddhiques du Japon*, Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1889. Réédité par Bernard Frank avec une postface et des notes: Les douze sectes bouddhiques du Japon. Paris, Éditions Trismégiste, 1982, XLIII + 189 pages.

Girard, Frédéric : « Discours bouddhiques face au christianisme », *Repenser l'ordre, repenser l'héritage, Paysage intellectuel du Japon (XVII^e-XIX^e siècles)*, sous la direction de Frédéric Girard, Annick Horiuchi, Mieko Macé, École Pratique des Hautes Études, Sciences Historiques et Philologiques, II, Hautes Études Orientales 36, Extrême-Orient 2, Droz, Paris-Genève, 2002, pp. 167-208.

Idem : *Traité sur l'acte de foi dans le Grand Véhicule*, The Izutsu Library, Series on Oriental Philosophy, 2, Keiō University Press, Tōkyō, 2004, LXXIII + 298 pages.

Idem : « Réfutation de la doctrine pernicieuse, Sessō et les moines de son époque », *La Rencontre du Japon et de l'Europe, Images d'une découverte*, Actes du troisième colloque d'études japonaises de l'université Marc Bloch, Centre européen d'Études Japonaises d'Alsace, Département d'Études Japonaises de l'Université Marc Bloch, Publications Orientalistes de France, Strasbourg, 2006, pp. 109-121.

Idem : « Quelle efficacité pour la censure et la proscription chrétiennes », *Censure, Autocensure et Tabous*, Actes du quatrième colloque d'études japonaises de l'université de Strasbourg, Centre européen d'Études Japonaises d'Alsace, Département d'Études Japonaises de l'Université Marc Bloch, Publications Orientalistes de France, Université de Strasbourg, Éditions Philippe Picquier, Arles, 2010, pp. 351-369.

Idem : *The Approach of a European towards Japanese Religions: The Dialogues of Emile Guimet with Japanese Monks and Priests, Yoroppajin no Nihon shūkyō heno apurōchi - Emīru Gime to Nihon no sōryō kannushi tonō mondō* ヨーロッパ人の日本宗教へのアプローチ - エミール ギメと日本の僧侶、神主との問答, Kokusai Nihon bunka kenkyū sentā 国際日本文化研究センター, Kyōto, 2010, 48 pages. (en japonais)

Guimet, Émile : *Promenades japonaises*, Illustrations de Félix Régamey, G. Charpentier, Paris, 1878, 212 pages.

Idem : *Promenades japonaises : Tokio-Nikko*. Illustrations de Félix Régamey, Paris, G. Charpentier, 1880, 288 pages.

Idem : « Plutarque et l'Égypte », La Nouvelle revue, Paris, 1898, Tome 110, p. 454-469, 637-652.

Idem : « De l'Ascia des Égyptiens », Lyon : imprimerie d'Aimé Vingtrinier, 1872.

Idem : *Huit jours en Inde*, 1876-1882. Réédition Phebus, Paris, 2007, 165 pages.

Idem : « Le Dieu d'Apulée », *Revue de l'histoire des religions*, 1895, t. 32, p. 242-248.

Idem : « L'Isis romaine », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1896, p. 155-160, 18 pl.

Idem : « Les Isiaques de la Gaule ». *Revue archéologique*, 1900, I, p. 75-86 ; 1912, XX p., 197-210 ; 1916, III, p. 184-210.

Jarrige, Jean-François : « Émile Guimet (1836-1917) : Un novateur et un visionnaire », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, fascicule IV, novembre-décembre 2000, pp. 1-5.

Kircher, Athanasius : *La Chine d'Athanase Kirchere de la compagnie de Jesus, illustrée de plusieurs monuments tant sacrés que profanes et de quantité de recherches de la nature & de l'art. A quoy on à adjousté de nouveau les questions curieuses que le serenissime Grand Duc de Toscane a fait depuis peu au P. Jean Grubere touchant ce grand empire. Avec un dictionnaire Chinois & François*, A Amsterdam, Ches Jean Jansson à Waesberge, & les Hériers d'Elizée Weyerstraet, l'An clōclōclxx. Avec Privilège. (1667, traduit en français en 1670). Partie de : *Oedypus Aegyptiacus*, trois tomes (1652-1655), *Iaponiorum & Tartarorum idolatriacae parallela*, t. III, Synt., 1.

Leclant, Jean : *Inventaire bibliographique des Isiaca*, 1940-1969, Bibliothèque du Louvre.

- Lenoir, Alexandre : *Nouvel Essai sur la Table Isiaque*, Paris, 1809. Dans Tome II de Lenoir....1809-1821.
- Le Roy, Eugène : *Études critiques sur le Christianisme*, Introductions Guy Penaud, Richard Bordes, Dr Jean Page, La Lauze, Imprimerie Moderne, Périgueux, 2007, 629 pages.
- Levallois, Michel et Moussa, Sarga (sous la direction de) : *L'orientalisme des saint-simoniens*, Maisonneuve & Larose, Paris, 2006.
- Lévy-Rueff, Bruno : Émile Guimet (1836-1918), Fondateur et donateur du musée d'histoire des religions : Le musée Guimet, Paris X, Nanterre, Maîtrise d'histoire, sous la direction de M. Demier, Année 1998, 145 pages (mémoire consultable à la bibliothèque du Musée Guimet et à Paris X-Nanterre).
- Lichtenberger, Frédéric Auguste (sous la direction de) : *Encyclopédie des sciences religieuses*, XIII tomes, Librairie Sandoz et Fischbacher, Paris, 1877-1882.
- McDermott, Hiroko : « The Hōryūji Treasures and Early Meiji Cultural Policy », *Monumenta Nipponica*, n°61-3, Autumn 2006, pp. 339-374.
- Millioud, Alfred : « Histoire du couvent catholique de Kyōto (1568-1585) », *Annales du Musée Guimet, Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, 1895, 54 pages.
- Idem* : « Esquisse des huit sectes bouddhistes du Japon par Gyau-nen » [Gyōnen (1240-1321): *Hasshū-kōyō*], *Revue de l'histoire des religions*, 13^e année (Paris, 1892), tome XXV, pp. 219-243, 337-360 ; tome XXVI, pp. 201-219, 279-315.
- Milloué, Louis de : « Notice sur le musée religieux fondé à Lyon par Émile Guimet », *Revue de l'histoire des religions*, tomes I et II, Paris, 1880.
- Montai ryakki* 『問對略記』, *Shimaji Mokurai zenshū* 島地黙雷全集、daigokan 第五卷、Honganji shuppanbu 本願寺出版部、Kyōto 京都、1976, pp. 818-849.
- Okoma, Roman japonais illustré par Félix Régamey, d'après le texte de Takizawa-Bakin et les dessins de Chiguenoi, Préface d'Émile Guimet, Paris, E. Plon et Cie, Imprimeurs-Éditeurs, rue Garancière, 10, 1883, 83 pages.
- Omoto, Keiko et Macouin, Francis : *Quand le Japon s'ouvrit au monde*, Gallimard, « Découvertes », 1990, rééd. 2001.
- Régamey, Félix : *Japon*, Paul Paclot & Cie, Éditeurs, 4, rue Cassette, Paris, 1907.
- Idem* : *Le Japon en Images*, Dessins d'après nature et documents originaux? 245 illustrations, Librairie Paul Paclot & Cie, 4 rue Cassette, Paris, 1904. Non paginé.
- Idem* : *Japan in Art and Industry, With a Glance at Japanese Manners and Customs*, by F.R., Authorized Translation by M. French-Sheldon and Eli Lemon Sheldon, With One Hundred Designs By The Author, New York and London, Frederick A. Stokes Company Publishers, 1892, IX + 349 pages.
- Vernes, Maurice : « Introduction », *Revue de l'Histoire des Religions, Annales du Musée Guimet, Première Année, Tome Premier*, Paris, Ernest Leroux, Éditeur, 1880, 1-17.
- Von Siebold, Ph. Fr. : *Nippon, Archiv zur Beschreibung von Japan, Und Dessen Neben- Und Schutzländern : Jeso mit den Südlichen Kurilen, Krafio, Koorai und den Liukiu-Inseln, nach Japanischen und europäischen Schriften und eigenen Beobachtungen*, bearbeitet von Ph. Fr. Von Siebold. *Abtheilung V. Pantheon von Nippon*. Abtheilung ... Leyden, Bei Dem Verfasser, 1852. pp.1-186, + tables LXXIV.

Abréviations.

DNBZ : Dainihon bukkyō zensho 大日本佛教全書..

n.d. éd. : note de l'éditeur.

T. : Taishō shinshū daizōkyō 大正新脩大藏經..

ZZ : Manji zokuzōkyō 卍續藏經..

-
- 1 Sur le milieu intellectuel et artistique de Lyon au XIX^e siècle, voir René Jullian, « Religion, Philosophie et peinture à Lyon au XIX^e siècle » [Texte imprimé] / Lyon : [s. n.] , 1972 ; « L'art en France sous la Révolution et l'Empire » [Texte imprimé] / par M. Jullian / Paris : C.D.U , 1964 ; aussi « Les origines de l'exotisme dans l'art d'Occident » [Texte imprimé] / René Jullian / [S.I.] : [S.n.] , 1960.
 - 2 *Croquis égyptiens : journal d'un touriste*, Paris, Hetzel, 1867.
 - 3 Congrès International des Orientalistes, Premier Congrès des études japonaises, 1^{re} session, 1873, à Paris, de 1873, p. XX. Première Période : Études japonaises, chinoises, tartares et indo-chinoises. Deuxième période : Études Égyptiennes : archéologie.
 - 4 Tome Premier, 1^{er} trimestre, 7 décembre 1876 au 28 février 1877, « Nouvelles de tous les Points du Globe », 3^e semaine de Décembre 1876, Sous la rubrique « Japon, Une Excursion Française », p. 68.
 - 5 Congrès Provincial Orientaliste, Session de Lyon-1878, Tome Premier, Compte rendu de la troisième session, Lyon - 1878, Lyon. Imprimerie Pitrat Aîné, 1, rue Gentil, 1880.
 - 6 *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. Paris, Seuil, 1980, p. 15.
 - 7 *Annales du Musée Guimet, Tome Premier*, 1880, p. 341. Voir plus loin, p. 78.
 - 8 Il parle devant le public du cercle Saint-Simon : *Le Théâtre au Japon : conférence faite au cercle Saint-Simon, le 16 avril 1884*. Ill. de Félix Régamey. Paris : imprimerie de Léopold Cerf, 1886. Sur le saint-simonisme possible de Guimet, voir Keiko Omoto et Francis Macouin, *Quand le Japon s'ouvrit au monde*, pp. 162-163.

- 9 Voir Anquetil Duperron, Abraham Hyacinthe. *Voyage en Inde*. Présentation par Jean Deloche, Manonmani Filliozat, Pierre-Sylvain Filliozat. École Française d'Extrême-Orient, Maisonneuve & Larose, Paris, 1997; Jacques Anquetil, *Anquetil-Duperron, Premier orientaliste français*, ed. Presses de la Renaissance, Paris, 2005.
- 10 Il est dédié à Ernest Renan considéré comme maître des études religieuses en France. Bibliothèque Guimet n° 5983, 12-VI, pp. 2-5.
- 11 *Ibidem*, pp. 45-51.
- 12 .. *Rapport au Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, sur la Mission Scientifique de Monsieur Émile Guimet dans l'Extrême-Orient*.. Lyon, Imprimerie Pitrat Aimé, 1878, pp. 3-16.

Lyon , le 15 avril 1877.

Monsieur le Ministre,

Par arrêté du 10 avril 1876, vous avez bien voulu me charger d'une mission au Japon, en Chine et en Inde, pour y étudier les religions de l'Extrême-Orient.

Je viens vous rendre compte de ce que j'ai pu faire, grâce à votre haut patronage, et de ce que j'espère encore entreprendre, pour compléter les études commencées dans les régions que je viens d'explorer.

Mon rapport se divisera naturellement en trois parties, correspondant aux trois contrées que j'ai visitées.

Japon

Le gouvernement japonais entreprend de grandes réformes religieuses, et il semble avoir considéré mes études comme une excellente occasion pour lui de connaître plus à fond les dogmes bouddhiques et de notifier d'une manière plus complète les croyances shintoïques.

C'est donc dans des circonstances opportunes que j'ai entrepris ma mission.

D'une part, le clergé bouddhique redoutait de nouvelles suppressions de sectes, ou craignait de voir encore quelques uns de ses temples fermés ; et non seulement il mit beaucoup de complaisances à me donner tous les renseignements qui m'étaient nécessaires, mais il voulut que les réceptions qui m'étaient faites dans les sanctuaires, aient lieu avec un grand éclat et une pompe tout à fait princière.

D'autre part, le shinto, qui est la religion officielle, se mit en devoir de lutter de magnificence et de bonne volonté avec la croyance rivale.

J'ai visité, dans ces conditions exceptionnelles, les grands temples de Nikko, de Tokio, de Ishè et de Kioto, ainsi que ceux qui sont échelonnés sur la route appelée Tôdaïdo.

Dans les superbes monuments de Nikko, les prêtres bouddhiques célébrèrent, à l'occasion de mon passage, une grande cérémonie religieuse avec procession, offrande de fleurs, etc.

À Kioto, M. Makimoura, gouverneur de cette ancienne capitale des Mikados, fit organiser de véritables conciles, six pour les sectes bouddhiques et un pour le Shinto.

Dans ces réunions, les savants docteurs répondirent de fort bonne grâce à toutes mes questions, me firent présent de livres religieux et d'objets sacrés, m'indiquèrent les ouvrages que je devais me procurer pour bien connaître leurs idées, et rédigèrent des réponses simples et claires à des demandes que je leur laissais par écrit, sur la création, l'intervention divine, la prière, les miracles, la vie future et la morale.

Ces conciles avaient toute la solennité des cérémonies religieuses et officielles ; ils se sont tenus dans les sanctuaires mêmes ou dans les chambres impériales. Je citerai particulièrement les réceptions des sectes Zen-siou et Hooké-siou, la réunion shintoïste qui se termina par une cérémonie en l'honneur de Ten-man-gou, le dieu lettré, et le grand concile Sin-siou qui dura un jour entier en présence d'un clergé considérable, et eu lieu dans le célèbre et ravissant pavillon du Siogoun Tai-ko.

En dehors de ces assemblées, j'eus de nombreuses conférences particulières avec des prêtres dont les connaissances spéciales demandent à être étudiées à part.

Je n'ai éprouvé quelque difficulté qu'à Ishè, la ville sacrée du Shinto. Malgré la lettre de recommandation que m'avait remise le gouvernement japonais, malgré l'escorte d'honneur qui m'accompagnait et qui indiquait le cas qu'on faisait de ma mission, les administrateurs religieux de ce pays prétendirent qu'ils étaient complètement indépendants et se refusèrent, non seulement à me donner les explications que j'étais venu chercher, mais à me laisser pénétrer jusqu'au grand-prêtre du temple.

Après une journée de pourparlers, je pus enfin voir le grand-prêtre, qui fut charmant. Il me reçut devant son clergé et tout son personnel d'employés, me fit des excuses de l'accueil qu'on m'avait fait, me donna des livres saints et me fit voir les objets sacrés de ses trésors.

De plus, après m'avoir fourni tous les renseignements que j'avais demandés, il organisa en mon honneur une danse religieuse telle qu'on l'exécute les jours de grandes fêtes ou en présence de Sa Majesté le Mikado.

À part cet incident qui s'est fort heureusement terminé, j'ai rencontré partout l'accueil le plus sympathique.

J'avais attaché à la mission un habile dessinateur, Monsieur Félix Régamey, le correspondant bien connu des journaux illustrés de Londres, de New-York et de Paris ; il a reproduit fidèlement soit les monuments religieux, soit les scènes intéressantes du voyage, et j'aurai sans doute l'honneur un jour de mettre sous vos yeux la série fort curieuse de ses dessins et aquarelles.

En dehors de son précieux concours, mon travail a été facilité par d'excellents interprètes parlant bien le français et connaissant le japonais littéraire et le chinois. Ces jeunes gens sortent de l'école française de Dury ; ils me rejoindront en France où ils m'aideront à coordonner mes notes et mes livres, et contribueront à former l'école japonaise et chinoise que je compte fonder à Lyon, et dont j'ai déjà eu

l'honneur de vous entretenir.

Je reviens donc du Japon avec les documents les plus complets et les plus importants sur les religions de ce pays. J'ai rapporté avec moi plus de *trois cents* peintures japonaises religieuses, *six cents* statues divines et une collection de *mille volumes* soigneusement catalogués en chinois ou japonais et en français.

Je n'ai pas la prétention d'avoir en trois mois élucidé tous les mystères des croyances japonaises, mais j'ai établi avec les prêtres du pays des relations qu'ils demandent à continuer, et je suis muni de renseignements considérables que je mets à la disposition de tous ceux qui s'intéressent à ces questions.

Parmi les personnes qui m'ont le plus secondé dans mes recherches, je me permets de signaler particulièrement à votre bienveillante attention Monsieur Rioutshi-Kouki, secrétaire général faisant fonction de ministre de Sa Majesté le Mikado., pour le département de Instruction Publique, Monsieur Makimourua, gouverneur de Kioto, et Monsieur Léon Dury, ancien consul de France à Nagasaki, ancien directeur de l'École française de Kioto et professeur au Kaïsè-gakou (École Polytechnique) de la capitale.

Mais je n'oublierai pas, Monsieur le Ministre, que c'est votre haut patronage que je dois le succès de ce voyage, et que c'est à vous tout spécialement que doit en revenir l'honneur.

Chine

J'avais trouvé au Japon toutes les facilités possibles pour remplir ma mission dont Votre Excellence a bien voulu me charger ; je me suis heurté en Chine à l'indifférence des mandarins, à l'hostilité des prêtres locaux et au manque complet d'interprètes chinois parlant français.

Du reste, les religions de la Chine sont déjà bien étudiées, grâce aux publications du dix-huitième siècle, grâce aux travaux récents des savants européens, grâce aux recherches des missionnaires chrétiens, les points dogmatiques de ces croyances se trouvent de plus en plus élucidés.

Mais il faut considérer que les idées bouddhiques ne se sont fait jour dans ces pays qu'au moyen d'une armée d'idoles, que les doctrines de Lao-tzeu ont été envahies par le fétichisme local le plus compliqué, et qu'enfin la saine philosophie de Confucius elle-même a versé dans les superstitions (p. 9) naturaliste du Fong-shui, qui figure officiellement sur les programmes des examens littéraires.

On voit donc que les religions des Chinois sont ailleurs que dans les croyances qu'on peut étudier avec les livres, et qu'il y a à faire sur place une sorte de statistique des dieux usuels, puis munis de ces documents, étudier par suite de quel affaïssement des doctrines pures et élevées, se sont peu à peu transformées et ont abouti aux pratiques les plus superstitieuses.

Le temps m'a tout à fait manqué pour entreprendre ce travail, qui, pour être fécond, doit s'étendre à la Chine entière ; mais j'ai fait mes efforts pour établir des relations avec les savants résidant en Chine, avec les mandarins, chefs de province, et même avec les prêtres de certains temples, afin de préparer dans ce sens une seconde mission qui pourrait émaner de l'école japonaise et chinoise que je vais établir à Lyon.

La bienveillance des missionnaires catholiques et protestants m'a mis à la tête d'une bibliothèque religieuse chinoise presque aussi considérable que celle que j'ai rapportée du Japon ; cette collection se complétera par correspondance, et j'espère aussi la doubler peu à peu des représentations sculptées ou peintes de toutes les divinités du Céleste Empire.

[...]

Vous voyez, Monsieur le Ministre, que ne pouvant moi-même rassembler tous les documents nécessaires à l'étude dont vous m'avez chargé, j'ai fait mes efforts pour terminer en France le travail commencé en Chine, faciliter de nouvelles recherches et tâcher que mes successeurs soient à l'abri des inconvénients qui m'ont entravés.

[...]

Inde

En parcourant les Indes, je me suis attaché surtout à établir de nombreux centres de renseignements, soit auprès des savants européens, soit auprès des adeptes des nombreuses sectes religieuses qui couvrent ce sol fertile en croyances.

J'ai visité avec soin les temples brahmaniques, bouddhiques, parsis, mahométains et jaïna, j'ai assisté à de nombreuses cérémonies, et les notes que prises sont complétées par les excellents dessins de Monsieur Félix Régamey, qui m'a accompagné pendant tout mon voyage.

À Ceylan, j'ai trouvé un bouddhisme fort dégénéré, entaché de wishnouïsme, et qui, à plusieurs reprises, a été obligé de faire venir de Siam et de la Birmanie les traditions perdues.

Depuis quelque temps, les bonzes se remettent à l'étude de leurs dogmes et à la pratique du sanscrit. J'ai obtenu que deux jeunes prêtres, l'un de la secte burmah, l'autre de la secte siamoise, me rejoindraient en France pour y faire des études, professer le sanscrit et le singalais à mon école orientale de Lyon, me traduire les livres et les vieux manuscrits religieux que j'ai pu me procurer, et me donner enfin, sur place tous les renseignements nécessités par l'étude de leur religion.

[...]

Les savants que j'ai eu l'honneur de voir ont bien voulu me dresser des listes de tous les livres spéciaux que je pourrai trouver à

Londres ou à Paris ; ils se sont chargés, en outre, de me procurer tous les travaux locaux publiés en brochures, et qu'on ne peut trouver en Europe.

C'est également grâce à leur obligeance que je pourrai avoir peu à peu une collection aussi complète que possible de toutes les représentations divines du pays, et aussi tous les vases sacrés et objets symboliques qui servent au culte des différentes sectes.

Conclusion

En résumé, Monsieur le Ministre, j'espère pouvoir établir à Lyon :

1°/ Un Musée religieux, qui contiendra tous les dieux de l'Inde, du Japon et de l'Égypte. Ces deux dernières collections [sont ?] déjà complètes ;

2°/ Une bibliothèque des ouvrages sanscrits, tamoul, singalais, chinois, japonais et européens, traitant particulièrement de questions religieuses ;

Près de *trois mille* volumes sont déjà rassemblés.

3°/ Une École, dans laquelle les jeunes Orientaux pourront venir apprendre le français, et les jeunes Français pourront étudier les langues mortes ou vivantes de l'Extrême-Orient.

Cette École aura des professeurs indigènes, de croyances différentes. Je suis déjà assuré du concours de cinq sectes bouddhiques japonaises, de deux sectes bouddhiques indiennes, d'un conférencier et de plusieurs shintoïstes.

J'ai tout lieu de supposer que cette institution, aussi utile aux intérêts commerciaux qu'à la philosophie et à la philologie, sera fréquentée par de nombreux jeunes gens de Lyon, qui se destinent au commerce extérieur ou que l'éloignement de la capitale prive des moyens de se livrer aux études des langues.

Cette école sera en relation constante avec les correspondants spéciaux que j'ai établis dans l'Inde, la Chine, le Japon et toute personne qui s'intéresse aux questions religieuses pourra y trouver les informations immédiates que j'ai rapportées.

La première publications reproduira les notes manuscrites, rédigées sur mes questionnaires, et remises par les prêtres mêmes des religions qui ont fait l'objet de mes études.

- 13 Publiée sous la direction de F. Lichtenberger, Doyen de la Faculté de Théologie Protestante de Paris, Paris G. Fischbacher, Editeur, 1877-1882, XIII tomes, au Tome XI (1880), pp. 198-202. L'ouvrage fait partie de la bibliothèque du musée Guimet.
- 14 *Le Dictionnaire Universel, historique et comparatiste de toutes les Religions du Monde* (Tome premier, Paris 1848, pp. 1-2) de l'abbé Bertrand proposait une classification qui se voulait exhaustive sur le plan typologique : 1/ religion primitive ou naturelle révélée aux hommes par Dieu mais sans écrit, 2/ Mosaïsme ou Judaïsme fait de prescriptions préparant à la rédemption, 3/ Christianisme comme achèvement du Judaïsme, 4/ Sabéisme, hérésie qui rend un culte aux astres, 5/ Dualisme ou Magisme voulant rendre compte du bien et du mal, 6/ Brahmanisme ou Trithéisme, 7/ Paganisme ancien des Grecs et des Romains, 8/ Bouddhisme, panthéisme qui défie tout être sous couvert de négation de la Divinité, 9/ Tao-sse [sic], philosophisme fondé sur les rites, 10/ Fétichisme, 11/ Chamanisme, fusion du Sabéisme, du Bouddhisme et du Fétichisme en Asie centrale et septentrionale, 12/ Islamisme.
- 15 *Revue de l'histoire des religions, Annales du musée Guimet*, Première année, Tome 1^{er}, Paris 1880, pp. 1-17.
- 16 Il a proposé pour cette discipline le terme de « hiérogaphie » qui n'a pas été retenu par la suite.
- 17 *Promenades japonaises*, 1880, p. 12.
- 18 *Promenades japonaises*, p. 31.
- 19 *Exposition Universelle, Galeries historiques ñ Trocadéro. Religions de l'Extrême-Orient. : NOTICE EXPLICATIVE sur les objets exposés par M. Émile Guimet et sur les peintures et dessins faits par M. Félix Régamey*. Paris, Ernest Leroux, Editeur, 1878, p. 5.
- 20 *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie hors d'Égypte*, 1883. Georges Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis, hors d'Égypte : depuis les origines jusqu'à la naissance de l'école néo-platonicienne*, Paris, Thorin, 1883.
- 21 *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, 1905-1906, puis 1929.
- 22 *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1896.
- 23 *Revue archéologique*, t. 36, 1900, et t. II, 1912, t. XX, 1914, et t. V, 1916.
- 24 *Véritable et naturelle interprétation de la table Isiaque (Vera & genuina mensa Isiaca, sive tabulae Bembinae interpretatio)*, p. 341.
- 25 *Exposition Universelle, Galeries historiques ñ Trocadéro. Religions de l'Extrême-Orient. : NOTICE EXPLICATIVE sur les objets exposés par M. Emile Guimet et sur les peintures et dessins faits par M. Félix Régamey*. Paris, Ernest Leroux, Editeur, 1878. (cote : 3662, 37, IV).

p.5 :

La collection de M. Emile Guimet se compose d'objets religieux, représentations divines, ustensiles servant aux cultes, manuscrits sacrés, qu'il a rapportés de son voyage dans l'Extrême-Orient.

Il avait été chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission scientifique ayant pour but d'étudier les religions de l'Inde, de la Chine et du Japon.

Il organise à Lyon :

1° Un BIBLIOTHEQUE des ouvrages sanscrits, tamouls, signalais, chinoise, japonais et européens traitant particulièrement les questions religieuses ;

2° Une Ecole dans laquelle les jeunes Orientaux peuvent apprendre le français, et les jeunes Français peuvent étudier les langues mortes ou vivantes de l'Extrême-Orient. Cette école a des professeurs indigènes, de croyances différentes, et qui sont en état de donner sur les livres de la bibliothèque, ou les représentations religieuses de la collection toutes les explications nécessaires ;

3° Un Musée Religieux contenant tous les dieux de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Egypte, de la Grèce et de l'empire romain.

C'est de ce musée en voie de formation qu'on a extrait les objets exposés.

....

M. Félix Régamey accompagnait M. Emile Guimet comme peintre attaché à la mission, et les trente-trois sujets religieux qu'il expose ont été exécutés en moins d'un an.....

p. 7-12 :

Socle du centre (mandara).

Au milieu de la salle est un grand socle, sur lequel on a placé le fac-simile du Mandara de Kooboo-Daishi dans le temple de Too-dji. Cette reproduction a été faite avec beaucoup de soin par Yamamoto, sculpteur de Kioto.

Mandara veut dire *ensemble complet*. Il représente le symbolisme de l'univers, personnifié par les principaux Bouddhas.

Il ya , suivant les sectes, des Mandaras plus ou moins compliqués. Celui de la secte Sinn-gon se compose de 1.061 personnages, dont 61 seulement se préoccupent de la marche de l'univers.

Au IXe siècle, Kooboo-Daishi plaça dans le temple de Too-dhi un Mandara simplifié, composé de 19 personnages : c'est celui qu'on a fait reproduire.

Il se compose de trois groupes.

Pour en comprendre le sens, il faut savoir que les Bouddhas ont trois manières d'être :

1° Pouvoir de se perfectionner, quoique déjà Bouddha ;

2° Pouvoir de descendre à l'état de Bousats (bosatsu), de s'incarner dans les êtres, pour sauver les âmes par la douceur et la persuasion;

3° Pouvoir de se transformer en Moi-ô ou Tembou, et d'agir contre les passions par la force et la peur.

Le groupe du milieu représente au centre Daïniti-Niourai, le grand Niti (Niti, Lumière, le grand Nitou), perfection par excellence. ñ L'index de la main droite représente l'intelligence qui traverse et domine les cinq éléments représentés par les cinq doigts de la main gauche.

Quatre émanations principales et quatre émanations secondaires.

Les quatre principales sont des *Vertus* (pouvoirs de Daïniti), personnifiées par des êtres devenus Bouddhas.

Ashikou (Ashuku, Aksobhya) (celui de devant) représente la foi naissante : le premier pas dans la croyance et le plus important ; c'est une des quatre grandes vertus. La main gauche ferme le poing en serrant l'extrémité du vêtement : indice de volonté ; la main droite est ouverte et penchée vers la terre pour attirer les êtres : geste de charité.

Ho-shio (Hôshô, Ratnasambhâva) (à gauche) avait, de son vivant, admirablement réglé sa conduite. Il personnifie la seconde vertu de Daïniti, qui est de vivre parfait. Il tient aussi son poing gauche fermé, et sa main droite, les trois doigts levés (comme font les évêques chrétiens), représente les trois manières d'être des Bouddhas. Quelquefois les cinq doigts sont levés et représentent Daï-niti et ses quatre vertus.

Amida (derrière) prêche et dirige. ñ Il représente le pouvoir d'expliquer les lois divines, c'est l'éloquence basée sur le raisonnement. Amida (*a*-sans, *Minda*-vie, éternel. *Aminta*-*Amenti*) présidant à l'Ouest, région funéraire, joue dans certaines sectes un grand rôle vis-à-vis des âmes. Le *Swastica*, la croix éclatante que les Bouddhas portent sur la poitrine, lui est consacrée. ñ Il tient la main gauche (les éléments ñ l'univers), réunie par le bout des doigts à la main droite (sa propre nature, son âme), ce qui symbolise l'identification des êtres avec Amida : c'est presque l'âme universelle.

Fekou-ou-joo-djou (à droite) sauve les hommes par tous les moyens possibles. Son poing gauche est fermé. Sa main droite horizontale, la paume en l'air, est placée sur la poitrine, indiquant la ferme volonté de son cœur de sauver l'univers, comme il s'est sauvé lui-même. Dans certaines sectes Sakia-Mouni est assimilé à Fekou-ou-joo-djou.

Les quatre émanations secondaires, placées entre les quatre précédentes, dérivent de ces dernières et les aident à assister Daï-niti dans toutes les parties du Hokkaï (le ciel bouddhique).

Le groupe de gauche représente la transformation en Tembou du groupe central.

Doudo-sama (*Fou*, sans ; *do*, mouvement, inbranlable, stable). - Transformation de Daï-niti. ñ Sous cette forme il dirige les hommes par la terreur, et par les supplices au besoin.

Le roche indique la stabilité, le feu indique les passions.

Il sait être calme et inflexible au milieu des sentiments violents de l'humanité.

Il y a quelquefois une cascade sous ses pieds, car ses adeptes ont l'habitude de se mortifier par des douches.

Le sabre qu'il tient doit détruire les passions. La poignée à trois pointes est faite avec l'instrument sacré qui représente les trois manières d'être des Bouddhas.

La corde attache les mauvais esprits.

La coiffure à huit mèches (quatre Bouddhas et quatre Bousats) est réunie en tresses sur le côté comme la coiffure d'Horus.

Les quatre émanations de Foudo-Sama sont des transformations en Moi-ô des quatre vertus de Daï-niti.

Fokou-ou-joo-djou nicuraï se transforme en Gosanzé (celui de devant), se donne huit bras, saisit des armes terribles, et, pour le bon exemple, terrasse un malheureux couple dont l'histoire est navrante : Daï-Dizaiten, le mari, avait toutes les passions ; sa femme, Oumako, toutes les curiosités, surtout le goût des sciences et des connaissances religieuses autres que le bouddhisme ; aussi Go-san-zé la remet à sa place sans merci ; Amita se transforme en Daï-itokou (derrière), enfourche un taureau vert, symbolisme de l'être qui a perdu la bonne voie ; et s'élançe, armé de toutes pièces, à la poursuite des méchants.

Ashikou devient Goun-dari, multiplie ses bras, mais les armes surtout d'objets religieux. Il fait des bonds énormes pour écraser les Lotus, emblèmes du cœur de l'homme, qu'il fait ainsi épanouir de force.

Le groupe de droite Han-gnia. ñ Troisième division des livres bouddhiques. ñ C'est un livre, et c'est un dieu. Dieu de lumière et d'intelligence. Dieu de démonstration et de persuasion. ñ Il est facile de retrouver sous ce mythe des traces du lumineux Agni (ignis) et des rapports avec l'hiéroglyphe latin Agnus, qui représente l'agneau resplendissant couché sur le livre sacré. (12mile Burnouf, *Science des religions*).

Autour de ce dieu se tiennent : Mirokou (devant), Quanon (derrière), Mondjou (gauche), Fouguen (droite). Les deux derniers, disciples de Sakia-Mouni, et qu'on représente ordinairement avec ce bouddha : Fouguen sur l'éléphant, et Mondjou sur le lion.

Mirokou tient la pagode aux cinq formes, représentant les cinq éléments : l'espace, l'air, le feu, l'eau et la terre.

Quanon tient dans la main gauche la fleur entr'ouverte du lis d'eau (cœur de l'homme prêt à s'épanouir dans la perfection), et à la main droite ouverte l'index et le pouce réunis : signe de charité.

Moudjou tient dans sa main gauche le *pedum* (crosse, bâton pastoral, et à la main droite ouverte, posée sur la jambe droite, ce qui signifie qu'il exaucera les désirs que les êtres forment pour leur salut.

Fouguen tient dans sa main gauche le lotus ouvert sur lequel repose le livre Daï-Haan-gni, ce qui indique que ce livre saura ouvrir le cœur des hommes ; et à sa main droite, comme Quanon, ouverte pour attirer les êtres par la charité.

Aux angles les quatre points cardinaux terrassant les démons ennemis de la religion bouddhique :

Bishamon (Est), figure bleue ;

Koomokou (Sud), figure rouge ;

Djikokou (Ouest), figure verte ;

Sootsho (Nord), figure couleur de chair.

p. 13-15 :

Socles du Centre (Bronzes).

Autour du Mandara sont placés des objets de bronze :

Deux statues de Jiso tenant la boule de pierre précieuse et le sistre à anneaux (caducée) qui sert à conduire les âmes. C'est un de ces Bouddhas qui ont abandonné leur état divin pour descendre sur les mondes inférieurs ; il a ainsi visité les mondes où les Bouddhas sont méconnus ; il est même venu sur la terre, s'est incarné dans le corps d'un prêtre bienfaisant qui guérissait les malades, et sauvait les âmes. Sa grande préoccupation est de tirer de l'enfer les petits enfants condamnés pour des fautes commises dans les existences antérieures ; il veut les affranchir des péchés originels, et c'est surtout pour cela qu'il a quitté le ciel. ñ Son rôle funéraire est considérable au Japon, et ses chapelles sont encombrées de petites stèles dorées, sur lesquelles on inscrit en lettres noires, les noms des défunts qu'on recommande à jiso. (voir dans la vitrine n°7).

Deux grands vases sacrés.

L'un représente la mort du Bouddha Sakia-Mouni et tous les êtres de la création en larmes autour de son corps ; dans le ciel on voit s'avancer Maya, mère du Bouddha (Maya, mère de Mercure, Maria, mère de Jésus).

L'autre représente la transfiguration de Sakia-Mouni. ñ Sakia avait rempli tous les devoirs de la loi religieuse, avait subi toutes les pénitences et les macérations par l'étude et la méditation : il réfléchissait profondément, assis entre ses deux disciples Shailpotara et Mougniaran, lorsque, tout d'un coup, il sentit qu'il devenait Bouddha. Des prodiges nombreux attestèrent immédiatement le fait.

Aux deux angles, des lanternes de jardins sacrés, en bronze, prêtés par M.***. Aux angles, sur le socle, quatre vases avec des personnages en relief : deux sont aux armes du Taïkoun (trois feuilles de mauve), et représentent Amida devant, deux Foudo-Sama sur les

côtés, et Codo derrière ; deux sont aux armes du Mikado (le chrysanthème) représentant Amida devant, Quanon et Seissi sur les côtés, et Foudo-Sama derrière.

Braseros de temples, servant de jardinières, appartenant à M. Sichel.

Vases sacrés, à M. Bing.

Derrière le socle, deux lanternes et un Dagoba, appartenant à M. Duplaquet. Le Dagoba provient du temple Eniti de la province de C-Goshiou près de Kioto, où il a été consacré il y a près de deux cents ans. Dans ce Dagoba on a représenté les quatre émanations de Dai-niti.

Un grand vase incrusté de pierreries, un brûle-parfums porté par des lions, bronze coulé sur or, et le dieu du dragon, bronze incrusté d'or, prêté par M. le comte A. de Camondo.

Ce dieu du dragon est le dieu de la mer. Il s'est rendu célèbre par l'empressement avec lequel il apporta du fond de l'eau à une princesse malade, la coupe d'or qui la devait guérir. Pourtant, aucun autel ne lui est dressé, aucun temple ne lui est offert. Trop bien élevé, trop poli, trop prévenant pour être adoré. Mais les salons lui sont ouverts ; il figure dans les salles de réception, où il fait perpétuellement, aimable, sérieux et empressé, les honneurs de la maison.

Autour du socle on a fixé six panneaux peints sur or représentant les trente-six poètes célèbres du Japon.

....

Vitrine n°5.

Contient des rouleaux (*volumen*) japonais et deux rouleaux chinois.

1° Volumen à fond noir, dessins blancs (chinois). Les quarante-cinq poètes amis de Ognî-Ski, et leurs poésies (An 353, règne de Moë-Ti).

2° Fête chinoise au printemps ;

3° et 4° Légendes religieuses japonaises. A droite Jiso luttant avec Ni-o, le rouge gardien des temples. Un prêtre muni du *hossou*, qui chasse les mouches et les mauvais esprits, préside à la lutte ; des enfants, protégés habituels du doux Jiso, portent ses attributs : le sistre à anneaux et la boule précieuse. A gauche Boukan-Jenzi, prêtre célèbre, (VIIe siècle) voyageant sur son tigre ; le peintre a représenté tous les accessoires d'un voyage dans l'ancien Japon ; parmi les gens qui assistent le philosophe, on reconnaît les deux enfants trouvés qu'il avait accueillis ;

5° et 6° Manuscrits de la secte bouddhique Zen)shiou, écrits en vieux hiéroglyphes chinois, avec le caractère moderne en regard ;

7° Prière à Amida, Namou Amida Boutsou en caractères dorés, sur le champ desquels on a représenté le madara Mourio-jiou-kio, c'est-à-dire le livre de l'éternité : on y voit figurer le paradis et l'enfer de la secte Giodo. Il faut remarquer que, contrairement aux idées bouddhiques, d'après lesquelles les âmes punies peuvent remonter l'échelle des êtres, et, par leurs vertus dans les existences successives, arriver même à l'état de Bouddha ; dans la secte Gio-do on admet que l'enfer ne lâche plus sa proie, et que la punition est éternelle comme la récompense.

Vitrine n° 6. (pp. 26-28)

Au bas, des objets servant au culte bouddhique : encensoir, goko, grelots à main, dont l'un a été apporté de l'Inde au Japon, drosse d'évêque, sabre sacré, livres saints, etc.

Portraits de prêtres célèbres. Une petite statue de Nitiren, fondateur de la secte Hokkê-shiou (Promenades japonaises, page 114). Statue en faïence de Kooboo-Daïshi, fondateur de la secte Sinn-gon (IXe siècle), inventeur de l'écriture Shirrakara, qui a rendu de si grands services aux lettres japonaises. Il tient en main le goko à cinq pointes, qui représente les cinq Niourais du mandara. Au milieu, biographies illustrées des continuateurs de la doctrine de Sakia ; manuscrit assez ancien trouvé à Kyoto.

2° rayon. ñ Personnages légendaires et religieux. ñ Au milieu, une inscription funéraire en l'honneur d'Amida, Namou Amida Boutsou : seigneur Amida, je me consacre à vous.

En commençant par la droite, Bishamon l'Est, mais aussi un des sept dieux du bonheur (voir vitrine n° 7). ñ Ko-sho-zin brisant la montagne avec son pied ; - Moo-ko sur la tortue qui le sauve du naufrage : il avait, dans le temps, arraché une petite tortue des mains d'enfants qui la faisaient souffrir, et depuis cette époque les tortues le tiraient de tous les mauvais pas. ñ Djou-rô-djin, vieillard chinois, un des sept dieux du bonheur.

Le Bouddha Sakia)Mouni sous ses trois états : 1° Naissant et montrant d'une main le ciel, et de l'autre la terre, pour indiquer la nature de sa mission ; 2° Pénitent, amaigri par les privations, mais tout prêt de toucher à la perfection ; 3° Transfiguré, beau et calme, à l'état de Bouddha parfait.

Une petite tour à cinq étages servait de reliquaire dans un temple de Kioto. ñ On y voit une petite pierre translucide qui est, dit-on, un calcul de la vessie du Bouddha. Si l'on réfléchit que la plupart des temples japonais ont de pareilles reliques, on comprend combien Sakia-

Mouni a dû souffrir avant de gagner le paradis.

A côté, un vieux diable, à la corne émoussée, est devenu moine mendiant, et ne songe plus qu'à faire le bien.

3^e ryaon. ñ Serviteur endormi, représentant au dire du Mikado Gofoukaksa (XIII^e siècle), la béatitude parfaite. ñ Tsho-shi, Gentokou, et Kounang-hou (Kouan-ti des Chinois) guerriers chinois célèbres (III^e siècle). ñ Sho-ki, chargé de corriger les démons. ñ Yemma, roi des enfers, à la figure noire., ñ Poète rédigeant un quatrain, tout en tenant un vase de bronze à bras tendu ; moyen de démontrer que chez lui le sportman égalait le littéraire.

4^e rayon. ñ Deux gardiens des temples, Komokou, le Nord, et Zoo-tchio le Sud. ñ Doïski-Kourano-soukéé, chef des 49 roonins (XVIII^e siècle). (Théâtre Japonais, Georges Bousquet. Revue des Deux Mondes). Yebis, le pêcheur, un des sept Dieux du bonheur naquit par accident de la main de la première femme. ñ Yoski-Tsoué, frère cadet de Yoritomo, porté par Benké (Promenades japonaises, page 110). ñ Kshimoozin, avec un enfant sur les bras et quatre de ses mille filets.

TABLEAUX Peints par M. Félix Régamey (pp. 38-46) :

1. Danse du sistre, exécutée dans le temple d'Atsta (Atsuta, par une jeune fille consacrée à Jamato Dakéno-mikoto, ancêtre du Mikado (XIV^e siècle). (shintôisme)
2. Prêtre bouddhique en tenue de cérémonie, se rendant à un des temples de Nikko. (bouddhisme)
3. Boutique de tir à l'arc dans les jardins sacrés du temple d'Assaksa (Asakusa) à Yédo. ñ Le temple est consacré au dieu Quanon, et dans le parc (lucus, bois sacré) qui l'entoure, on trouve des quantités de boutiques, de chapelles, de restaurants, de théâtres et de statues funéraires. ñ C'est une foire perpétuelle, tenue dans une enceinte religieuse, et les plaisirs, s'ils ne font pas parité du culte, le coudoient à chaque instant.
4. Chapelle dédiée à Inari, sur la route de Nikko (v. vitrine n°7). (shintôisme).
5. Conférence religieuse, tenue dans le temple de Kon-nin-dji (Kenninji) à Kioto en l'honneur de la mission française. Cette peinture donne une idée des réunions qui avaient lieu entre les grands prêtres japonais et les délégués du ministère de l'instruction publique. (bouddhisme, - secte Zen-Shiou)
6. Temple d'Amaterasu, à Ishé. ñ Les temples de la religion shinto ne contiennent aucune représentation divine. On y enferme certains objets symbolique, un miroir, un sabre, une oriflamme, etc. A Ishé, la ville sacrée du shintoisme, on ne pénètre dans les temples que tous les vingt-deux ans. On retire alors les objets sacrés, que l'on enterre, et l'on brûle le temple pour le reconstruire à nouveau et y enfermer d'autres symbolismes. Ces pratiques ont pour but d'éviter le fétichisme et l'idolâtrie. (shintôisme).
7. Rocher du lever du soleil, à Ishé. ñ C'est l'endroit favori des adorateurs d'Amaterasu (le soleil). On lui offre des petits tori-i (porte sacrée en forme de perchoir), des couronnes en paille de riz formant la croix au milieu du cercle, et de petites grenouilles en faïence. (shintôisme)
8. Jardins sacrés d'Assaksa, à Yédo.- Entrée de l'évêché. (bouddhisme, Secte Ten-Daï).
9. Pont sacré et pont banal, à Nikko. ñ Nikko est un pays très-pittoresque où les plus beaux temples shintoïstes et bouddhiques sont placés au milieu de forêts aux arbres monstrueux. Qu'on se figure une sorte de *Grande Chartreuse* avec des sanctuaires en laque d'or. Là se trouve, en haut d'un escalier immense, le tombeau de bronze du célèbre Shigoun Yeyas (Ieyasu). Deux ponts de laque rouge avec des armatures dorées donnent entrée dans la forêt sainte ; l'un d'eux, celui de gauche, ne sert qu'une fois par an, pour laisser passer le délégué du mikado, venant rendre hommage aux restes d'Yeyas. (shintôisme et bouddhisme)
25. Temple de Quanon, à Kiodzoun (Kujô) ou faubourg de Kioto. ñ C'est, ainsi que le faubourg d'Avata (Awata), un lieu célèbre par ses fabriques de poteries. Le temple, perché sur la montagne, donnait facilement le vertige aux amateurs de suicides, et l'on a été obligé de le garnir de barrières horizontales. L'endroit est célèbre pour ses pruniers à fleurs roses. (bouddhisme, Secte Ten-Daï).
26. Jardins sacrés d'Assaksu, à Yédo. ñ A travers le feuillage et les volées de pigeons sacrés, on aperçoit le feuillage et les volées de pigeons sacrés, on aperçoit le temple de Quanon, peint en rouge. (bouddhisme. ñ Secte Ten-Daï).
27. Prédication et offrandes dans le temple de Tenmangou, le dieu lettré à Kioto. ñ La cérémonie eut lieu à la suite d'une conférence de la mission française avec les prêtres du culte officiel du Japon.
Ce n'est que depuis la réforme que la religion Shin-to a établi des prédications. (shintôisme)
28. Le voile infranchissable à Ishé. ñ C'est l'entrée du temple d'Amaterasu, dans lequel personne ne pénètre. Un fidèle écrit sa prière, qu'il mettra dans un reliquaire, et gardera chez lui comme papierr de bon augure. ñ Près de lui est une bourse pleine de riz : quelques grains seront jetés aux poulets sacrés, et le reste mangé en famille, comme une sorte de pain béni.
Le long des montants en bois de Hinoki sont des rameaux de Sasaki ornés de bandelettes blanches. (shintôisme)
- 29 Adoration de la photographie du Mikado, à Kioto. ñ Le mikado est le descendant des dieux du Shin-to ; le 3 novembre, jour de sa naissance, on rend des hommages à son portrait. (shintôisme)
- 30 Tonsure des séminaristes, dans le temple Hong-ouan-dji à Kioto. ñ dans la secte Sin-shiou, les prêtres se marient, se le sacerdoce est héréditaire. Ce sont les fils de prêtres qui font l'objet de la cérémonie représentée. (bouddhisme, Secte Sin-shiou).

31. Mission japonaise en Chine, Sanghaï. ñ Les Japonais qui ont reçu le bouddhisme de la Chine veulent maintenant convertir les Chinois à leur bouddhisme. De même les Birmans et les Siamois envoient des missionnaires à Ceylan, pour reconstituer une religion plus pure. (bouddhisme, Secte Sin-shiou).
32. Pavillon de Taiko, à Kioto. ñ C'est une dépendance du temple de Hongouandzi. On y montre les appartements du célèbre Shioyoun, et il faut des permissions très-difficiles à obtenir pour y pénétrer. C'est dans ce pavillon qu'eut lieu la conférence religieuse entre les grands prêtres de la secte Sinshiou et la mission scientifique française. (bouddhisme, Secte Sin-shiou).
33. entrée du temple de Quanon, au faubourg de Kiomidzou, à Kioto. (bouddhisme, Secte Ten-daï).
34. Types religieux du Japon. ñ Les figures à têtes rasées sont des prêtres bouddhiques, les jeunes filles sont des prêtresses d'Ishé, la tête coiffée est un portrait de prêtre shintoïste.
35. La danse du miroir, à Ishé. ñ A côté des temples fermés, il y a d'autres monuments où se célèbrent les cérémonies. C'est dans une de ces chapelles que s'exécute, dans des occasions solennelles, la danse du miroir. (shintoïsme)
- 26 Sur celui-ci, voir pp. 22-23.
- 27 Exposition Universelle, Galeries historiques ñ Trocadéro. Religions de l'Extrême-Orient. : Notice Explicative sur les objets exposés par M. Émile Guimet et sur les peintures et dessins faits par M. Félix Régamey. Paris, Ernest Leroux, Editeur, 1878, p. 7-12.
- 28 *Promenades japonaises*, p. 44.
- 29 *Promenades japonaises*, p. 43.
- 30 *Promenades japonaises*, p. 39.
- 31 *Promenades japonaises*, p. 58.
- 32 *Idem*.
- 33 *Idem*, pp. 43-44.
- 34 *Idem*, p. 44.
- 35 *Idem*, p. 44. De même les conducteurs de voitures à cheval (*charikis* [= *shariki* 車力]), les *betto* [= *bettō* 別當, palefrenier], sont décrits comme des Méphistophélès, de par leur costume : maillot noir collant, bottines blanches, veste serrée à doubles manches, celles de dessous étroites, et celles de dessus vastes et flottantes comme des ailes de chauve-souris ; il ne manque que la toque à plume pour compléter l'illusion que l'on se trouve en plein Moyen Âge.
- 36 « Plutarque et l'Égypte », pp. 28-29.
- 37 *Exposition Universelle*, Galeries historiques, 1878, p. 13.
- 38 *Exposition Universelle*, Galeries historiques, 1878, , pp. 13-15.
- 39 *Exposition Universelle*, Galeries historiques, 1878, pp. 7-12.
- 40 *Promenades japonaises*, p. 29.
- 41 « Plutarque et l'Égypte », Nouvelle revue, Paris, 1898, p. 8.
- 42 « Lao-Tzeu et le Brâhmanisme », Bâle : Helbing & Lichtenhahn, 1905, pp. 168-183.
- 43 *Mémoire pour servir à la description du Japon, Nippon, Archiv zur Beschreibung von Japan, Und Dessen Neben- Und Schutzländern : Jeso mit den Südlichen Kurilen, Krafto, Koorai und den Liukiu-Inseln, nach Japanischen und europäischen Schriften und eigenen Beobachtungen*, bearbeitet von Ph. Fr. Von Siebold....Fünfter Band : *Abtheilung V. Pantheon von Nippon*. Abtheilung ... Leyden, Bei Dem Verfasser, 1852. pp.1-186, + tables LXXIV.
- 44 Voir B. Frank, *Le panthéon bouddhique au Japon : Collection d'Emile Guimet*, Musée National des Arts Asiatiques Guimet, Paris, 1991. Sueki Fumihiko 末本文美士, « Shiboruto/Hofuman to Nihon shūkyō » 「シーボルト／ホフマンと日本宗教」, *Kikan Nihon shisōshi* 『季刊日本思想史』, n° 55, 1999, pp. 26-42. Traduction allemande : « Siebold, Hoffmann und die japanischen Religionen », *Bochumer Jahrbuch zur Ostasien-forschung*, Bd. 26, 2002.
- 45 De Milloué, *Le Bouddhisme dans le Monde*, 1893, réédité avec des additions et des corrections sous le titre *Bouddhisme*, en 1907, dans le but de « donner une idée précise et claire de cette grande religion, si digne de notre attention et de notre admiration ». On est loin de Saint Hilaire.
- 46 *Japon*, par Félix Régamey, Paul Paclot & Cie, Éditeurs, 4, rue Cassette, Paris, p. 169.
- 47 *Ibidem*, p. 169.
- 48 *Ibidem*, p. 176.
- 49 « Les Controverses du Père Cosme de Torres, S.J., avec les Bouddhistes de Yamaguchi. - 1551 », D'après les lettres du Père Torres et le rapport retrouvé de son interprète le Frère Juan Fernandez, S.J., Revue d'histoire des missions, n° 3, 1926, pp. 591-592.
- 50 Lettre du 29 janvier 1552, n° 96-6, notamment p.40.
- 51 Crasset, Jean (R.P. de la Compagnie de Jésus) : *Histoire de l'Église du Japon*, 2 volumes, Paris, 1641 ; rééditions en 1689, 1715.
- 52 *Traité sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais* (1585), Chandeigne, V-27.
- 53 *Ibidem*, p. 177.
- 54 *Ibidem*, p. 177.

- 55 *Ibidem*, pp. 177-178.
- 56 Dans *Japon*, Régamey se montre plus précis que dans le *Japon en images*, où Hosskeshū était superfétatoire.
- 57 Pour tout ce clergé, Régamey donne les chiffres suivants, qui valent ce qu'ils valent : « Au total on accuse plus de 70 000 temples, desservis par plus de 50 000 prêtres - d'autres disent le double - pour 23 millions de fidèles. Généralement les prêtres résident dans l'enceinte des sanctuaires. »
- 58 Il se réfère à Aristote, aux Stoiciens, à Cabanis, Voltaire et Littré (pp. VII-VIII).
- 59 p. 2.
- 60 p. 4.
- 61 pp.5-8.
- 62 pp. 17-18.
- 63 *Idem*, pp. 246-247.
- 64 *Idem*, pp. 248-253. Un descriptif des doctrines bouddhiques très similaire par de Milloué se trouve dans la « Notice sur le Musée Religieux fondé à Lyon par M. Émile Guimet », *Revue de l'Histoire des Religions, Annales du Musée Guimet*, Première Année, Tome Premier, Paris, 1880, pp. 396-399, 400-401. Dans cet article, de Milloué ajoute la secte Risshū qui enseigne les principes de toutes les sectes sans en constituer une en particulier.
- 65 *Ibidem*, p. 7.
- 66 *Okoma*, pp. 5-6.
- 67 *Ibidem*, p. 8.
- 68 Sur ce point, Guimet pensait que le *Livre des Mutations*, le taoïsme de Laozi, le confucianisme de Confucius, et le bouddhisme partageaient les mêmes points de vue de « principes athées, mais moraux ».